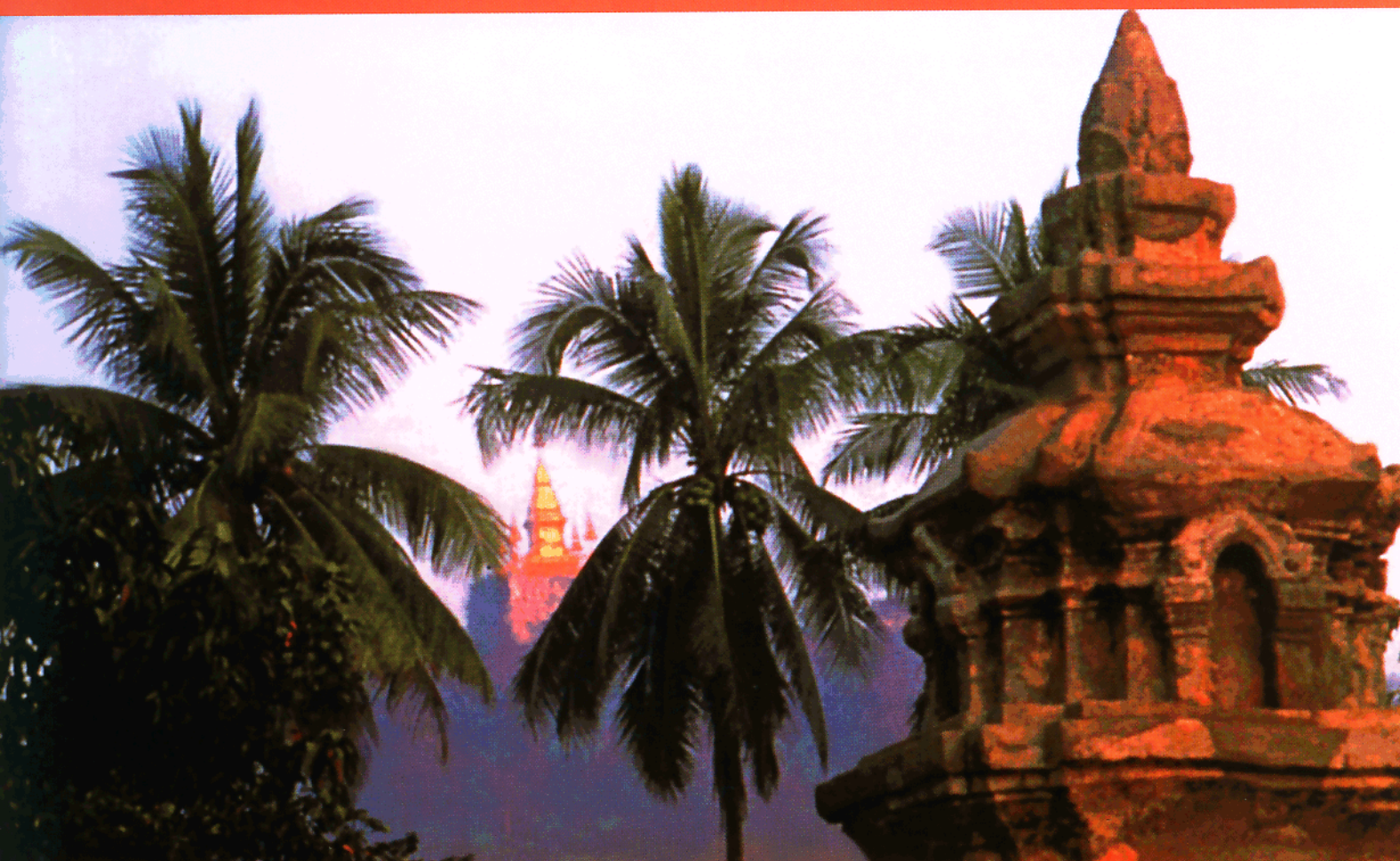




Bulletin de L'A.N.A.I.

1^{er} avril 2012 - Numéro 29



Mont Phou Si et temple Vat Aham à Luang Prabang.

Publié par L' Association Nationale des Anciens et Amis de l'Indochine et du Souvenir Indochinois
agrée par le Ministère de la Défense et des Anciens Combattants,
15, rue de Richelieu, 75001 Paris
Tél : 01.42.61.41.29, Fax : 01.42.60.06.51, CCP 21897-05 V Paris



Sommaire

- 4** Paysage Ethnologique du Conflit
- 8** Les Chemins de Fer Indochinois dans la tourmente (1939-1954)
- 17** Livres en vente au siège
- 18** Le Chemin de Fer du Tonkin au Yunnan
- 20** Les Méthodes Communistes de Lavage de Cerveau
- 26** La Lune Orpheline
- 29** Bibliographie Avis de recherche
- 30** Courrier des lecteurs Publicité
- 31** Vie des sections
- 35** Nécrologie
- 36** L'année du Dragon

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENS ET AMIS DE L'INDOCHINE ET DU SOUVENIR INDOCHINOIS

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président national : Général Guy SIMON
 Vice-Présidents, chargés de mission : Docteur Pierre NGUYÊN
 : Général Georges PORMENTÉ
 : Général Michel TONNAIRE
 Secrétaire général : Colonel Georges MARTY
 Trésorier général : Monsieur NGUYÊN KIM LUÂN

Membres d'honneur

Monsieur Jean AUBRY, Madame Mireille de LABRUSSE, Madame Thérèse LUCAS-POTIER, Général Paul RENAUD.

Administrateurs

Colonel René BLAISE, Général Louis BEAUDONNET, Claude-Pierre FRANÇOIS, Commandant Hervé de LA BROSSE, Marie LÊ QUAN-SIMON, Capitaine de Corvette Claude SAINTE-CLAIRE DEVILLE.

Dépôt légal : N° 46423
 Commission paritaire des publications de presse : N° 1214 A 07396
 Directeur de la publication : Général Guy SIMON
 Directeur de la rédaction : Marie LÊ QUAN
 Directeur administratif : Lieutenant Henri DUPONT
 Secrétaire de la rédaction : Régine PUZIN
 Adresse de la revue : 15, rue de Richelieu 75001 Paris
 Tél. : 01.42.61.41.29 - Fax : 01.42.60.06.51
 Réalisation graphique : Italic Communication
 24, rue de Fauville 27000 Evreux
 Tél. : 02.32.39.15.49 - Fax : 02.32.39.28.98
 Impression : Optimum
 49, rue du Maréchal Foch - 59100 Roubaix.
 Routage : France Routage
 Zone Gustave Eiffel - 2, avenue Gutenberg
 77600 Bussy-Saint-Georges
 Tél. : 01.70.01.01.02

© Bulletin de l'ANAI - 2^e trimestre 2012
 Abonnement annuel : 12 €
 L'ANAI se réserve le droit de refuser toute insertion sans avoir à justifier sa décision.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
 Sauf dans les cas où elle est autorisée expressément, toute reproduction, totale ou partielle, du présent numéro est interdite.

EDITORIAL

par le Général de Division
Guy SIMON
 Président de l'A.N.A.I.

L'HISTOIRE COMMENCE À AVIGNON

C'est, en effet, de cette ville que partit, en octobre 1618, le jeune Père jésuite Alexandre de Rhodes volontaire pour l'Extrême Orient. Affecté tour à tour en Cochinchine et au Tonkin, ayant appris la langue vietnamienne en six mois, il jugea opportun de commencer chacune de ses missions en se présentant au roi et à son entourage. À la cour de Hué comme à celle de Hanoï il convertit des membres des familles royales. Puis, fort de leur protection (momentanée du moins), il pénétra dans les campagnes et lança ses prédications qui attirèrent les foules.

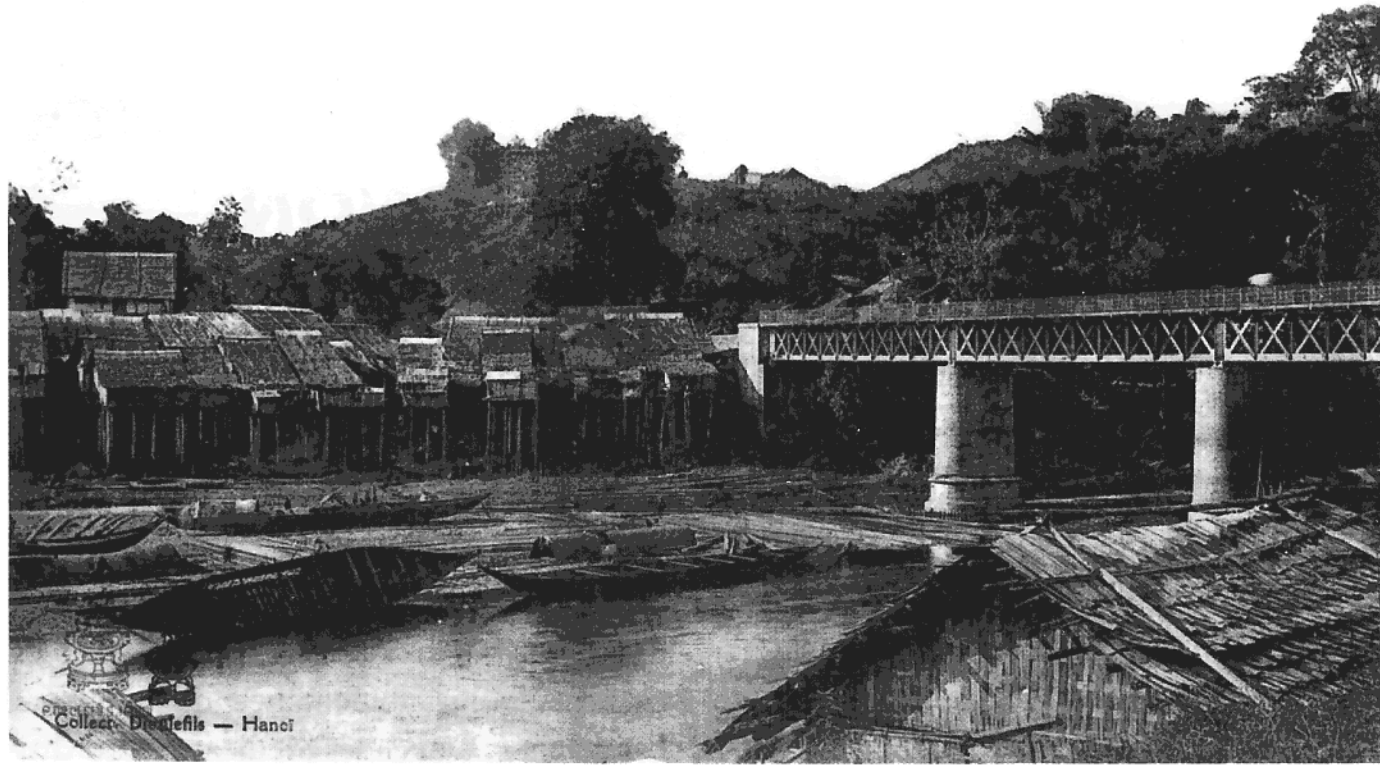
Est-ce un hasard si l'ANAI applique la même méthode ? Les combattants d'Indochine se sont d'abord attachés à obtenir des autorités gouvernementales la reconnaissance de leur dignité : interdiction de la célébration de Ho Chi Minh en France (1990), statut des prisonniers du Viêt Minh (1989-1990), journée d'hommage aux morts (2005), exposition nationale sur la guerre d'Indochine (2007). C'est ainsi qu'ils ont informé l'opinion publique.

Ils ont également veillé à l'honneur de leurs frères d'armes indochinois et à l'accueil de cent mille réfugiés en France. C'est l'ANAI seule qui a provoqué le rétablissement des pensions militaires (1983) et la levée de forclusion des demandes (1996). Avec d'autres elle a fait décider la décristallisation (2007). Par ces mesures également nos compatriotes ont découvert l'histoire de la France.

Comme Alexandre de Rhodes nous voulons maintenant ouvrir l'esprit de la jeunesse. Que les enfants d'aujourd'hui soient affranchis des préjugés politiques ; qu'ils puissent donner libre cours à leur faculté d'admiration ; l'œuvre de la France le mérite. Telle est la tâche sans fin des sections départementales. Certaines l'ont déjà entreprise ; grâce aux relations nouées sur le terrain avec les professeurs elles ont obtenu d'excellents résultats.

Honneur aux sections départementales ! La dernière mission des anciens d'Indochine leur incombe.





Le pont sur le Nam-Thi - Lao-Kay - Tonkin (Collection Dieulefils).

PAYSAGE ETHNOLOGIQUE DU CONFLIT

En novembre 1945, le groupe Massu, pointe de la 2^e D. B., auquel j'étais attaché, s'est trouvé relevé, dans Tay Ninh que nous venions de réoccuper, par une unité de cavalerie motorisée. Nous avons campé ce soir-là auprès de son chef, beau soldat, ferme et pondéré, comme en connaît cette arme, trop vouée à l'action rapide pour s'agiter. Or, quelques jours après, sans avoir eu, que je sache, aucun heurt avec la population locale, il tombait dans une embuscade et il était tué sur la route avec les autres officiers de son petit convoi de deux jeeps. Un survivant, un soldat qui s'était traîné, blessé, à l'abri d'un couvert, a vu des paysans sortir soudain des champs; ils se mêlèrent aux guérilleros qui avaient mis le feu aux véhicules, pour danser une ronde autour des flammes en poussant de grandes acclamations. Fureur panique: les circonstances sont telles qu'il n'y a pas à se tromper sur son caractère d'automatisme quasi religieux. N'y reconnaissons pas trop vite la joie d'un peuple qui se voit délivré de l'oppresser. Un sous-officier, vétéran de l'Afrique du Nord, exprimait son désarroi: « On nous avait dit qu'ils

étaient mous, des gaillards avec des ongles longs; mais ils sont fanatiques comme les musulmans! » Sauf le petit commando de l'embuscade, ce n'étaient pourtant pas des viêt minh. Une des choses que nous avons apprises dans la rizière est qu'elle est pleine d'hommes qui voient sans être vus, partout où la troupe circule. Ils reprennent le travail après son passage. Des paysans: tels étaient bien ceux-là, jusqu'à ce que la vue des flammes en eût fait ces diables autour du brasier. Je les avais rencontrés, eux ou leurs voisins, quelques jours auparavant, et n'avais nullement aperçu en eux une haine contenue; peut-être suffit-il de rappeler qu'il s'agit d'une région qui s'est la première ralliée à nous: c'est celle qui entoure le temple métropolitain des Caodaïstes, que j'avais eu, en ce qui me concerne, le singulier destin de « réduire », sans verser de sang d'ailleurs. La France n'a cessé de trouver là un de ses appuis.

On ne saurait sans doute montrer plus d'attention que je n'en prête aux réticences du patriotisme viêt namien et à l'intolérance qui couve dans ce peuple, sous d'apparentes acceptations, envers une ingérence territoriale

de l'étranger. Là, cependant, tout démontre que la saturnale esquissée autour de la flambée des deux jeeps a traduit non un réflexe patriotique mais une surexcitation collective qui était son propre objet. C'est, si l'on veut, un sondage. Il décèlera la tension cachée d'une société paysanne, suspendue à un présage, emplie de sentiments violents selon ce qu'il montre, et pénétrée de la conviction que son sort est sans cesse en jeu.

Il se vérifie à chaque instant que nous nous attribuons une place excessive dans les perspectives spontanées du pays. Nous rapportons, d'instinct, ses préoccupations à nous, surtout quand elles se traduisent dans l'action par des comportements qui interfèrent avec nous. Nos adversaires déclarés en font d'ailleurs tout autant: ils nous mettent en relief, dans le tableau, pour nous charger de responsabilités et prêter aux paysans leurs propres réactions à notre égard; la première de celles-ci est de s'occuper de nous. Mais les campagnards, dans le courant de l'existence, se tiennent singulièrement plus à distance. Ce qu'ils associent de nous à leurs pensées réelles, même en temps de crise, est déformé et remo-

delé sur leurs situations particulières; ils n'y mettent pas du tout ce que nous y verrions. De simples épisodes locaux, sans influence réelle sur le cours des événements, prennent dans ces sociétés compartimentées une importance démesurée. La mort d'un lieutenant paraît annoncer la fin de la suprématie française et, dans la nuit qui suit, les défections les plus inattendues et les moins justifiées se produisent. Par contre, la venue d'une compagnie d'infanterie déterminera des ralliements que l'on n'attendait pas. Par-delà les calculs, les ruses ou les sincérités contradictoires, on discerne un effet d'amplification, un entraînement collectif.

Ce qui domine, c'est cette restriction à l'immédiat. On y retrouve à l'œuvre, en pleine matière vivante, cette disposition singulière selon laquelle chaque unité sociale tend à se suffire et à se déterminer, comme si le monde entier s'arrêtait à elle. Nous comptons les événements, comme les objets, par unités interchangeables. C'est notre définition de la valeur. En fin de journée, nous faisons le relevé de nos pertes et de nos gains, sur toute l'étendue du champ de notre action, et en compensant les uns par les autres, nous en faisons un bilan approché. Mais rien n'est interchangeable dans la société qui se dresse en face de nous. Chaque fait, chaque objet, chaque être s'ancre dans une situation locale irréductible à toute autre et ils y prennent une valeur qui n'est pas transmissible. Nous avons vu ce qu'il restait, à l'épreuve des faits, de nos calculs sur le départ-type d'un engagé agricole, quand il passait par l'épaisseur d'une circonstance villageoise particulière. Il en est de même de nos actions militaires. Il faut les enlever du plan où elles ont leur place pour nous, et où nous en chiffons l'effet prévu. Dissociées, puis aussitôt réintégrées dans une unité qui nous échappe, elles y acquièrent des significations pour nous imprévisibles. Ce n'est pas un fait, c'est un présage. La mort d'un chef d'escadrons et l'incendie de deux jeeps est un signe qui est donné au village de La Thanh ou de My Duc; que veut-il dire, concernant ceux-ci? Telle est la préoccupation primaire. L'événement ne délivre pas une passion politique latente nous concernant; il délivre un comportement superstitieux, à peu près uniquement centré sur la bonne

ou la mauvaise fortune de la collectivité sur le territoire de laquelle il s'est produit; que le destin se soit servi de Français pour s'exprimer n'est qu'un détail. Nous faisons il est vrai partie de ce paysage remodelé par la superstition, mais sous une autre incidence que celle à laquelle nous prétendrions, toute différente aussi de celle qu'un dénigrement systématique nous attribuerait.

La flambée de Tay Ninh et son effet sur de simples paysans prennent leur sens dans la nature, au niveau exact du drame. Tout ce qui est intense, là où il s'agit de Viêt namiens, doit être fixé au sol: non par une convention intellectuelle, mais dans le surgissement même des sensations qui s'emparent d'eux. Sur une route deux jeeps passaient. Elles étaient armées de mitrailleuses, lourdes et légères. Leur puissance de feu, dans ces campagnes ouvertes, en faisait comme de petits croiseurs. Elles étaient montées par des officiers français; un chef d'escadrons est un grand seigneur de guerre dans cet environnement. Tout autour, des paysans se terraient derrière leurs diguettes ou près d'une touffe d'agaves. Non point par terreur et par haine, mais précaution est toujours bonne à prendre. Il s'agissait d'ailleurs de ces nouveaux Français, sous l'habit anglais ou américain, qui n'avaient jamais habité le pays et ne comprenaient pas un mot de sa langue, tombés de la guerre d'Europe dans les embuscades du Viêt Minh; la détente était légère sous leur doigt, et qui s'en étonnera? Que pouvaient-ils savoir de ce pays, insaisissable quand on s'y lance et pourtant partout sur vous? Ce petit convoi de jeeps n'est pas le seul à en avoir fait la coûteuse expérience. Mais quelles méprises, en retour: un ricochet! Je me souviens d'un mot naïf et terrible. Peu après une dure échauffourée sous bois, quelque part en terrain découvert, vers le Go Do Ha, comme j'interrompais un mitrailleur au moment où il se mettait à tirer sur des ombres brunes, sautant une diguette, dans une découpe de haies et de rizières, à cinq cents mètres de nous – à la jumelle, c'était un groupe de femmes avec leurs enfants – il me répondit: « Mais ce sont nos ennemis puisqu'ils se sauvent! » Dix jours après, delà de Tay Ninh, la rizière était vide autour de nos camarades, ou le semblait...

Il faut voir crûment ce paysage en deux morceaux qui ne communiquaient pas entre eux: la ligne de la route, entièrement déserte, où roulaient les Français, et, des deux côtés, l'étendue des champs. La perte du contact humain est soulignée par la différence totale: de race, d'habit, d'attitude, d'actions et de moyens, entre les occupants de ces deux mondes séparés. Rien ne donne idée de ces situations quand on n'y a pas été pris. Ce qui y est en question, c'est l'homme; mais du dehors, sans tenir aucun compte de ce qu'il porte en lui. Son appartenance, visible à tous de loin, tranche brutalement pour lui d'avance: sa place est sur la route où il ne rencontre et d'où il ne voit rien, ou bien c'est dans la rizière, et tapi. Ce que l'on peut faire ou espérer, ce qui vous est interdit et ce que l'on ne pourra éviter de faire, tout se trouve pour ainsi dire avec vous dans la nature; il n'y a pas de choix. Dans ces premières semaines de guerre, l'habitude n'en était pas encore entrée en nous, et surtout elle n'était pas encore prise entre nous; on allait, de part et d'autre, à l'aventure, Viêt namiens aussi bien que Français, et l'on observait une intensité de réactions, spontanées, à bords francs, que la suite à émoussées.

Les nôtres s'étonnaient de l'étendue décevante du pays, des coups de feu partis de partout et de nulle part. Par-delà leur horizon visible, il leur fallait s'accoutumer à la présence, qu'on ne pouvait résoudre en contacts, d'une race à laquelle ils avaient cru se présenter en libérateurs. Ils étaient particulièrement sensibles au caractère indéchiffrable de ces visages, où rien ne leur disait s'ils voyaient un adversaire ou un ami. Mais nul ne s'attendait à un conflit bien long. Le combattant viêt namien n'avait pas encore donné sa mesure contre nous. Nous éprouvions l'impression de donner dans le vide. À Tay Ninh, un instant avant le drame, on se figure facilement dans quelle disposition d'esprit étaient les nôtres. Ces dragons, arrivés depuis peu, s'installaient sans malice au milieu de la population. Dans ce qui était pour eux un morceau de France, comme cela se voit sur l'atlas, ils se croyaient en service plutôt qu'à la guerre. Le commandant partait en inspection et les mitrailleuses n'étaient même pas approvisionnées. Rien donc,

matériellement et moralement, dans ce petit convoi ne devait menacer les paysans invisibles au milieu desquels ils s'avançaient; mais allez deviner cela d'une mitrailleuse qui passe à toute allure devant vous, tournée vers vous, quand, derrière elle, se trouve l'autre aspect d'hommes que le paysage se répartit sans les mêler! Voilà pour nos gens.

Que penser de leurs vis-à-vis? Le conflit commençait tout juste; il est impossible que la façon dont les choses apparaissaient à ce moment-là aux Vietnamiens ne dépendit pas de l'habitude qu'ils avaient prise depuis quatre-vingts ans de la puissance française. Déjà, pour la plupart de nos colons, accoutumés à vivre dans le pays en toute sécurité et amitié humaine, ce tableau fait un pénible contraste avec une longue route indochinoise qui nous a été familière. En s'y prenant autrement, n'aurait-on pas pu éviter cette scène presque inconcevable pour nous, les anciens, d'une danse de paysans autour des cadavres des nôtres et des voitures en flammes?

Ici cependant a joué contre nous une règle bien connue des ethnologues, mais dont nos politiques ne savent point assez s'informer; une société comme la société paysanne du Viêt Nam, dans son compartimentage agricole, ne divise pas seulement l'espace humain en unités repliées sur elles-mêmes; le temps ne s'écoule pas pour elles comme pour nous. Tout se rapportant à l'unité territoriale vivante et proche, tout événement, toute saison climatique, mais aussi politique, avec ses changements de conjoncture, s'inscrit dans l'histoire de la communauté villageoise, moins comme un instant de ce qui se passe dans le monde, que comme un tout, tantôt ouvert et tantôt fermé, mais sur elle. Par exemple, les circonstances du début d'un procès entre deux familles ou deux villages, vieilles de cent ans, seront présentes comme au premier jour et détermineront encore les comportements quotidiens des ayants-cause. Au contraire, d'autres événements, détachés de tout, entièrement absorbés par le village, selon l'intérêt qu'il y a pris, et terminés pour lui, acquièrent rapidement un aspect légendaire. J'ai plus d'une fois eu à vérifier sur place le souvenir gardé d'un savant comme notre grand Henri Maspero, ou l'archéologue

COMPAGNIE FRANÇAISE
CHEMINS DE FER DE L'INDO-CHINE ET DU YUNNAN
ÉMISSION
178.000 Obligations Privilegiées 3% de Fr. 500
Garanties par le Gouvernement de la République Française
PRIX D'ÉMISSION 87,70% - Fr. 438,50
La souscription aura lieu le Samedi 26 Octobre 1901

Henri Parmentier, infatigable voyageur; je les ai trouvés souvent repoussés déjà, dans l'histoire, de plusieurs générations, dix ans à peine après un passage.

Nous vivons l'histoire de France sur la ligne troublée mais impérieuse de notre histoire planétaire, et la seconde commande la première; nos groupements sociaux et géographiques, nos personnes se repèrent sur ce cours égal et nécessaire de temps. Nous calculons, par exemple, que les Japonais nous ont, en Indochine, brimés six mois. Au moment où nos dragons se répandaient dans l'ouest cochinchinois, trois mois de plus s'étaient écoulés, où, aux prises avec le Viêt Minh, qui avait pris en charge les consignes concernant les nôtres, ceux-ci n'avaient pu réparaître à travers les campagnes. Mais, en neuf mois, les milieux paysans paraissent avoir vécu l'intervalle d'un siècle, en ce qui nous concernait. Nous avons été admis, et même adoptés (j'irai jusqu'à ce mot), avant que les Japonais ne nous eussent ôtés du tableau. Mais, pour les villages, aussitôt sortis du paysage nous étions sortis de l'histoire. L'histoire du Viêt Nam, depuis l'œuvre initiale de ses paysans jusqu'aux péripéties régies par les actes concertés du ciel et du sol, c'est son paysage, avec tout ce qu'il contient de travaux réels et de puissances imaginaires. Les Vietnamiens avaient bâti, au-dessus d'eux, un réseau d'esprits et de génies des lieux; c'était un cadastre surnaturel, pour garantir l'autre. Liée terme à terme à

la division de la campagne entre ses groupes, l'institution divine recouvrait cette structure des hommes. Elle était présidée par l'Empereur, que mandatait le Ciel: c'est là qu'est historiquement le principe de la patrie vietnamienne. La force qui conduit l'histoire de cette nation ou, mieux, qui détermine sa chance (car c'est plutôt ainsi qu'elle la conçoit), est par conséquent tirée du sol et elle s'avère coextensive au paysage mystique qui fait le fond de l'esprit vietnamien. Au Viêt Nam, le fait d'absence, s'il n'est pas rituellement compensé, se traduit donc par une annulation.

Nous rapportons tout à nous et, à ce compte, neuf mois sont une brève interruption de la présence, de l'action et des droits de la France. Tout reprenait où nous l'avions laissé. Mais les villages vietnamiens sont trop en retrait sur l'espace où nous comptons les distances et les temps, pour avoir vécu ces événements en synchronisme avec nous. Notre signification, pour eux, était terminée avec notre départ; le temps avait pris une soudaine accélération qui nous abandonnait dans le passé. Les Français d'avant cette guerre, disons ceux de 1933-1934, n'étaient point au Viêt Nam, pour la conscience paysanne, ce qu'ils représentent objectivement pour nous: un élément avancé du complexe politique, économique, culturel et militaire que nous appelons France, synchronisé, de par le monde, avec d'autres ensembles du même ordre et intervenant avec cette valeur dans la situation vietnamienne. Une poignée de Vietnamiens, policés à l'occidentale et mis au courant de nos techniques, se distinguaient de la masse en ce qu'ils disposaient comme nous de ces éléments d'appréciation, qu'ils en fissent ou non le même usage et que leurs conclusions fussent les nôtres ou non.

Tout autre apparaît l'univers vietnamien, vu de la rizière, à recul de siècles. Ses villages centraient tout sur eux. Le Français d'avant 1940, qui s'imaginait occuper le centre de l'image, sortait au contraire, pour eux, d'une étendue mondiale indistincte, - voire même, selon leurs conceptions à la chinoise, à peine humanisée. Désintégré du système européen où eux-mêmes se concevaient, nos compatriotes venaient s'intégrer dans l'horizon

villageois, tout à fait à sa périphérie, comme un signe de l'époque à l'adresse du village. Ils avaient certes apporté bien des choses dans le pays et contribué au modelé du paysage, moins cependant que la houe et la charrue ancestrales: leurs routes, leurs ponts, leurs lignes télégraphiques carroyaient celui-ci autrement que les digues et les diguettes, mais non sans d'évidents rapports quand la route était en haut de la digue. L'intrusion inclinait à l'insertion. C'est à ce travail de fond, et aux contacts de métier et d'administration qui le traduisaient, que je n'hésite pas à attribuer la solidarité réelle des deux races, dont j'ai personnellement bénéficié, au lendemain du coup de force japonais, lors de ma randonnée vers le Laos.

Deux faits sociaux majeurs forcent partout à nuancer ces conclusions. Mais on les apercevait mal en ville. Aussi ont-ils ordinairement échappé à nos compatriotes. Le premier, c'est la naturalisation de notre apport matériel, au milieu de ce paysage national, dans la mesure où justement celui-ci l'adoptait. Nous nous prévalons toujours, dans notre compte historique avec ces pays, de la route française, du chemin de fer français, de l'hôpital français. Mais les Vietnamiens accoutumés à ces objets, parmi lesquels ils sont nés, en jugent autrement d'« en bas dans la rizière »; c'est que leurs compatriotes, c'est qu'eux-mêmes avaient fait les travaux, ou conduisaient les trains. Comment veut-on qu'ils aient restitué, derrière ces accomplissements matériels, le monde tout différent du leur qui les a rendus possibles? Que peuvent-ils concevoir de l'art de l'ingénieur, du mystère du laboratoire et de la salle à tracer? À quoi répond, dans leur perspective, la nécessité de ces siècles d'élaboration technique que nous avons vécus avant

d'en venir là? Ils voyaient, d'où ils étaient, la place occupée par les Français dans le système. Elle paraissait réduite, sauf dans les bénéfices que nous en tirions. On voyait comme nous menions adroitement les choses, sans nous mêler du travail réel. Cela ne nous nuisait nullement dans l'opinion populaire, car depuis de longs siècles la civilisation sino-vietnamienne a mis l'accent sur le détachement du mandarin plutôt que sur une mystique du travailleur de force. Les biens de ce monde ne sont pas « du travail humain cristallisé » à repartir entre producteurs selon la justice sociale; ce sont des dons que l'on sollicite de la fortune, une fois l'obligation cosmique du travail saisonnier remplie par la masse. Là est le privilège, à la répartition; celui qui sait se concilier le destin, celui qui en sait le langage et qui en tient les secrets, se situe de façon naturelle en tête de la communauté, comme intercesseur et comme bénéficiaire. Avec d'autres rites, mais dans un cadre géographique et administratif conservé, le système français n'apparaissait pas comme une neuve et hardie construction technique, mais comme un mandarinat autrement habillé. Nous détenions évidemment les secrets, ceux qui ne coûtent pas de travail et sont d'un tout autre mérite que celui-ci. La transposition s'établit jusque dans les formules les plus familières; la conception sino-vietnamienne classique d'un gouvernement des mains inactives se retrouve dans une administration aux mains blanches, dominant un monde de paumes calleuses. La route française, dans cette perspective, tendait à devenir la route à bénéfice français. Saisissons la nature de cette approbation. On n'estimait pas que nous agissions mal, et cela nous assurait le tranquille exercice de notre mission - jusqu'à ce que

les circonstances permettent d'envisager une substitution. Les Vietnamiens n'ignoraient pas que leurs fils, dans les villes indochinoises et dans nos villes de France, apprenaient à leur tour nos secrets. L'approbation, par un effet inattendu, ouvre donc, autant et plus que la rébellion, un processus de dépossession.

Le second point est plus caché peut-être pour nous, encore qu'il soit de perception directe pour le Vietnamien du peuple: c'est que si nous avions apporté un grand nombre de choses modernes et frappantes dans ce paysage, nous nous en réservions presque exclusivement l'usage. Au moins dans la grande campagne rizicole vietnamienne, où se situe l'essentiel du problème politique, j'ai vu finir l'époque du cheval et de la chaise à porteurs, qui avait conditionné nos premiers contacts de peuple à peuple, en leur assurant une intimité perdue depuis sur l'asphalte. Gardons cet exemple: la route française, cette belle route macadamisée, asphaltée, cimentée, avec ses ponts au lieu de bacs précaires au passage des centaines de rivières, n'était-elle pas un lieu de rencontre, où nous nous retrouvions sans cesse ensemble, vivant à un rythme nouveau pour ce pays? C'est là ce qui donne tout son sens historique à l'énigme que nous ont posée les routes cochinchinoises, soudain vidées d'activité, et où nous décrivions tout à l'heure le petit convoi de nos camarades, seuls face à un pays inconnu, allant à leur dur destin.

Paul MUS
Viêt Nam, Sociologie d'une guerre
(Éditions du Seuil, 1952)

**BULLETIN
PROVISOIRE
D'ADHÉSION
2012**

NOM..... Prénom.....

Adresse.....

Désire adhérer à l'ANAI et vous adresse la somme de 27 euros,
(cotisation : 26 euros, droit d'inscription : 1 euro), 15, rue de Richelieu, 75001 Paris.

Un document officiel vous sera envoyé ultérieurement ainsi que votre carte.



Le train en gare de Trang-Bom en 1929 (Collection Véronique Wuillemin)

LES CHEMINS DE FER INDOCHINOIS DANS LA TOURMENTE (1939-1954)

13 septembre 1863, venus de Marseille par le train, les soixante-huit membres de l'ambassade annamite conduite par Phan Than Gian débarquent à Paris. Pour la première fois de leur existence, ces dignitaires, usagers de la chaise à porteurs et du palanquin, ont emprunté, émerveillés, la voie ferrée. Dès leur retour à la Cour de Hué, ils vont décrire à leurs compatriotes stupéfaits ce fabuleux Xê Lua (véhicule à feu) des Français.

27 décembre 1881, la locomotive baptisée « Le Myre de Villers » tractant trois wagons dont deux remplis d'autochtones enthousiasmés relie Saïgon à Cholon (1).

4 octobre 1936, après trente-sept ans de travaux, les rails posés à partir de Hanoï rejoignent ceux venant de Saïgon. Le convoi inaugural du nouveau Transindochinois est salué tout au long de son parcours par les populations locales qui ont déposé des autels rituels près de la voie.

Ces trois dates sont symptomatiques de l'importance du réseau ferré indochinois dans la vie économique et sociale de la péninsule.

Les chemins de fer indochinois en 1939

Au moment où commence la deuxième guerre mondiale, les principales voies ferrées de l'Union Indochinoise s'étendent sur 3 484 kilomètres dont 465 en territoire chinois.

Cet important réseau est le fruit de l'action opiniâtre de plusieurs gouverneurs généraux. En 1879, Le Myre de Villers charge le Capitaine Peyrusset de reconnaître le tracé d'une ligne allant de Saïgon à Phnom Penh. Plus tard, Lanessan, Rousseau, Doumer et Sarraut vont élaborer des plans de développement ferroviaire. Ceux-ci, tour à tour, ont envisagé des

parcours suivant la côte ou la rive laotienne du Mékong. Ce dernier itinéraire est rejeté à l'initiative de Doumer qui se rend à Paris pour demander l'autorisation de contracter un emprunt de deux cents millions de francs afin de réaliser une ligne côtière. Fin politique, il obtient gain de cause le jour de Noël 1898, « moment où les parlementaires ne

sont ni trop regardants ni trop incifs » (2).

Administrativement, les réseaux ferrés indochinois sont gérés selon deux procédés :

- Les lignes concédées à des intérêts privés. Il s'agit de la ligne Haïphong-Hanoï-Lao Kay-Yunnan Fou, connue sous le nom de Chemins de Fer de l'Indochine et du Yunnan (CFIY). Ses trains empruntent sur 7 kilomètres à Hanoï une portion de voie appartenant aux Chemins de Fer Indochinois (CFI) de statut non concédé et comportant le Pont Doumer long de 1 680 mètres. Commencée en 1900, la construction de ce réseau a été réalisée sans trop de complication jusqu'à Lao Kay. En revanche, la portion chinoise débutant au pont international de Ho Kéou a nécessité huit années de difficiles travaux et l'édification de cent sept ponts ou viaducs ainsi que le creusement de cent cinquante-cinq tunnels. Deux chefs-d'œuvre techniques, le « pont en dentelles » du PK 83 et celui sur arbalétriers du PK 111, ont attiré l'admiration des spécialistes. Encadrés par 1 200 Européens, 60 000 coolies annamites et chinois se sont succédé sur les divers chantiers ; 12 000 ont perdu la vie par accident ou maladie. Les ingénieurs français et les contre-maîtres souvent italiens ou polonais, dont 80 sont morts à la tâche, ont été confrontés à de nombreuses difficultés : terrains peu propices à la pose des rails, anarchie régnant au Yunnan, épidémies, mauvaise volonté de la main-d'œuvre qui déserte ou refuse par superstition de travailler dans les tunnels, agressions de pirates armés et vols effectués par les tribus montagnardes qui dérobent les câbles en cuivre pour façonner des bracelets et s'approprient les isolateurs en porcelaine pour les transformer en clarines à vaches. Enfin, le 31 janvier 1910, le premier train arrive à Yunnan Fou.

- Les réseaux non concédés, gérés par le Gouvernement Général, comportent un grand nombre de lignes et notamment celles de :

- Saïgon-Mytho ; ouverte sur 70 kilomètres le 20 juillet 1885, elle est très fréquentée mais en déficit chronique lors des premières années de son exploitation. En effet, les contrôleurs encaissent à leur profit le montant des

amendes infligées aux nombreux voyageurs sans billet.

- Phu Lang Thuong-Lang Son, d'un écartement de 0,60 mètre et parcourant 101 kilomètres. Achevée le 24 décembre 1894, elle a été construite afin de ravitailler la garnison de cette dernière ville, cette opération effectuée avec des moyens hippomobiles ou des coolies revenant annuellement à 1 200 000 francs. Elargie à 1 mètre, elle atteint Dong Dang en 1901 puis Nam Quan et Na Cham. Connue sous le nom de Hanoï-Porte de Chine, la ligne en 1939 s'étend sur 179 kilomètres.

- Hanoï-Saïgon ; ce parcours long de 1 728 kilomètres constitue la véritable épine dorsale ferroviaire de l'Union. Baptisé Transindochinois, son train le plus rapide transporte en 41 heures les voyageurs du Tonkin à la Cochinchine. Des portions de rail quittant la ligne principale desservent également Bêth Thuy, Ba Ngoï et Phan Thiêt.

- L'embranchement Tourcham-Krong Pha-Dalat, long de 198 kilomètres dont 43 ayant nécessité un système à crémaillère, est mis en service le 8 décembre 1932.

- Phnom Penh à la frontière siamoise ; commencée le 5 juillet 1929, cette ligne atteint Mongkol Borey le 1^{er} juin 1933 après 331 kilomètres de parcours. Pour des raisons politiques, elle s'arrête à 59 kilomètres d'Aranya, dernière station de la voie siamoise reliant Bangkok à la frontière khmère.

- Saïgon-Loc Ninh ; surnommée « la ligne du caoutchouc », elle emprunte à ses débuts la voie électrifiée du tramway allant à Thu Dau Mot puis revient à la vapeur pour rejoindre son terminus.

D'autres voies ferrées de moindre importance et de statuts divers existent également :

- celle de l'île de Khone au Laos longue de 7 kilomètres et édifiée avec les rails posés en septembre 1893 par le Lieutenant de Vaisseau Simon (3). La compagnie assurant la navigation sur le fleuve gère le trafic de la ligne.

- les chemins de fer miniers du Tonkin établis sur des voies de 0,60 mètre aux charbonnages de Yen Lap, Dong Trieu et Bi Cho. De même, Cam Pha Mines est relié à Cam Pha Port par une installation électrifiée

de 11 kilomètres et à Hon Gai grâce à une autre longue de 32 kilomètres. La production de Ke Bao est évacuée vers Port Wallut par un itinéraire ferroviaire de 11 kilomètres. En 1939, une quarantaine de locomotives circulent sur ces réseaux atteignant environ 100 kilomètres.

- la voie Decauville assurant à Poulo Condor l'acheminement du bois vers la centrale électrique de l'île.

- des lignes destinées au transport des arbres abattus et du caoutchouc en Cochinchine et notamment celle de Trang Bom sur le Transindochinois à Bêth Nom sur le Donnaï.

- d'un téléphérique de Xom Cuc en Annam à Ban Naphao au Laos à travers la chaîne annamitique pour effectuer la liaison de Tan Ap à Thakhek. Alors que le bilan de son exploitation ne répond pas aux espérances, cette installation est décrite comme la plus longue de ce type au monde. Deux portions de ligne subsistent du projet initial : Xom Cuc-Tan Ap sur 18 kilomètres et Thakhek-Pha Vong longue de 16 kilomètres. Aucune locomotive ne semble avoir jamais roulé sur les rails de cette dernière au grand dam des Laotiens espérant un « Lot Fai Fa » (une machine à feu) comme au Siam voisin.

Dans un autre domaine, quatre lignes de tramway à Hanoï, dont trois se croisent dangereusement Place Négrier, et deux à Saïgon. Les wagons de celles-ci sont pourvus d'un employé installé dans le chasse-pierres de la motrice ; équipé d'une longue badine, cet agent est chargé d'éloigner les personnes et les animaux se trouvant sur la voie.

La drôle de guerre et ses conséquences

Lorsque le 30 août 1939 le Général Catroux, nouveau gouverneur général, arrive à Saïgon, les deux réseaux des chemins de fer indochinois donnent satisfaction à la population. Au cours de l'année, ils vont transporter 16 460 000 voyageurs et acheminer 15 000 000 de tonnes de marchandises. Le train rapide dit « l'Accélééré » relie Hanoï à Saïgon en 40 heures. La population autoch-

tone apprécie les prix modérés de ce mode de déplacement : 0,55 piastre de Saïgon à Mytho en 4e classe ; les wagons de cette catégorie sont toujours remplis, leur disposition intérieure constituée de deux banquettes s'appuyant sur les parois ménage un couloir central où les bagages, en général très volumineux, peuvent être entassés, de même que les volailles et les porcs destinés au marché.

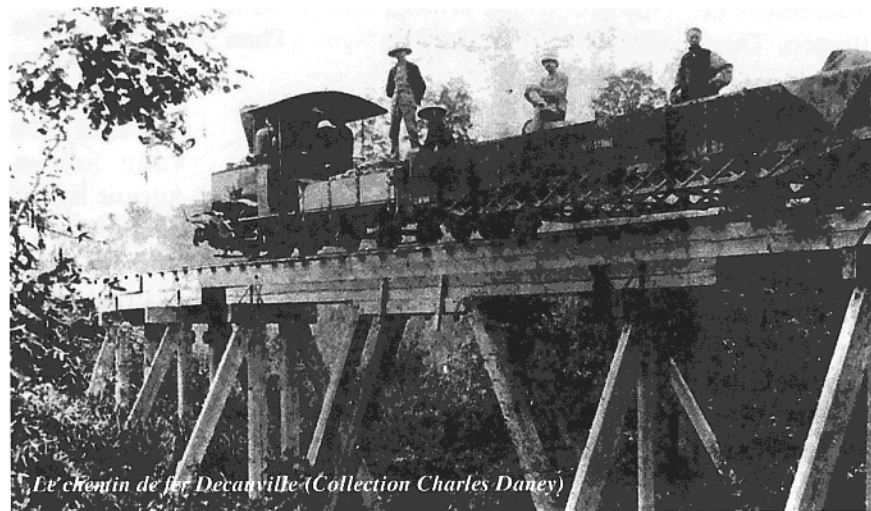
Les principales villes de l'Union sont fières de leurs gares ; celle de Phnom Penh est « pharaonique » tandis que son homologue de Dalat est la copie de la station de Deauville. En revanche, le bâtiment érigé à Hanoï n'a réservé qu'une surface de 2,90 m² pour abriter le bureau du chef de gare. Le matériel roulant comprend des wagons-salons, couchettes et restaurants. À partir de 1936, des autorails sont mis en service. Les CFIY emploient en 1931 quatre mille huit cent quatre-vingts Asiatiques et cent cinquante-quatre Européens ; à la même époque les CFI utilisent les services de cinq mille neuf cent quarante-quatre Indochinois et de cent vingt-six Français. Les voyageurs autochtones

sont respectueux envers les « chefs à casquette » des réseaux mais brocardent l'un d'eux, le « Tây Xêp » (4), Vu Hoe, qui à son retour de métropole prétend avoir oublié sa langue natale et s'adresse à eux par l'intermédiaire d'un interprète. Tous les bilans annuels des deux réseaux présentent un excédent de recettes.

Le 21 janvier 1940, les cheminots demeurés membres du Parti Communiste Indochinois dissous sont révoqués, quelques sabotages sur les voies ayant déjà été constatés. Cette position politique des agents autochtones des CFI et des CFIY n'est pas nouvelle ; elle est surtout particulière à ceux des ateliers de Gia Lam, Truong Thi et Dian. En 1930-1931, lors des événements de Yên Bai, ils ont manifesté leur sympathie aux

mutins et deux futurs hauts responsables du mouvement antifrançais sont issus de leurs rangs : Nguyễn Thi Minh Khai, employée à la gare de Vinh, et Vuong Thua Vu, futur commandant de la DD 308. La Sûreté Générale procède à la surveillance des suspects mais ignore que le 3 mai 1940 Pham Van Dong et Vo Nguyễn Giap se sont embarqués à la gare du Bout du Pont à Hanoï pour rejoindre Hô Chi Minh en Chine.

Au printemps 1940, une grave menace se fait jour au Tonkin. En effet, les forces chinoises du Maréchal Tchang Kai Check pressées par les armées nippones ont été contraintes de s'établir en octobre 1938 dans le sud du Céleste Empire. Elles ne peuvent y être ravitaillées que par les deux voies ferrées de l'Union desservant le nord de la péninsule. Dès lors,



le trafic de ces lignes a considérablement augmenté à partir de Haïphong où des stocks de marchandises importants attendent d'être enlevés. Dans les neuf premiers mois de 1939, cinq mille deux cents wagons ont été chargés à destination de la Chine, soit un accroissement de 55 % par rapport à 1937, le nombre de transitaires étant passé de sept à cent cinquante. Pour assurer ce flux logistique, les CFI ont réaménagé la voie de Dong Dang à Nam Quan.

Le gouvernement de Tokyo, dont les unités ont pris Nanning en face de Lang Son, ne peut tolérer l'aide fournie par l'Union Indochinoise à ses ennemis et va profiter de la défaite de la France pour la faire cesser. Auparavant, le 1^{er} février 1940, les bombardiers nippons ont attaqué le

pont en dentelles du PK 83 et celui à arbalétriers du PK 111. Au moment de cette intervention un train dont les wagons en bois prennent feu se trouve sur le premier de ces ouvrages. L'incendie et les bombes causent la mort de quatre-vingt-cinq voyageurs, cent vingt blessés étant soignés sur place par le Médecin-Capitaine Merle détaché aux CFIY alors que d'autres, évacués sur Lao Kay, sont traités par le Médecin-Capitaine Bécuwe. Le docteur de la compagnie ferroviaire précise « qu'il a l'habitude de la température agréable des tunnels, se couchent sur les rails pour y dormir. Surpris par l'arrivée intempestive d'un convoi, ils doivent ensuite être opérés du fait de leurs graves blessures ». À la suite de l'agression japonaise, le trafic entre

Lao Kay et le Yunnan est interrompu durant quelques semaines.

Bientôt, objet de menaçantes pressions nippones, le Général Catroux est contraint de faire cesser l'aide apportée aux nationalistes chinois à partir de Haïphong. Ainsi, le 16 juin, il interdit l'envoi de camions et d'essence et le 28 juin,

un ultimatum ayant été formulé par Tokyo, le trafic des CFIY vers le Céleste Empire cesse. Un contrôle frontalier est dès lors exercé par les militaires du Général Nishihara, 75 000 tonnes de matériels divers restant stockés sur les quais du grand port tonkinois.

Le 10 juillet, les Japonais demandent l'utilisation éventuelle des chemins de fer indochinois pour leurs troupes. Hanoï temporise mais cette sollicitation est reformulée d'une manière plus insistante deux mois plus tard, le Vice-Amiral Decoux ayant remplacé le Général Catroux à la tête de l'Union le 25 juillet 1940. En effet, la 5^e Division du Général Nakamura est acculée à la frontière tonkinoise par les nationalistes chinois et doit être transportée par

voie ferrée vers Haï-phong pour éviter sa destruction. Ce déplacement, après le sanglant incident de Lang Son à la fin septembre, est autorisé par Hanoï « par petits paquets, par le train et la route ». Entre-temps, la ligne de la Porte de Chine a servi à évacuer vers la capitale du Tonkin les blessés français et indochinois, la gare de cette dernière ville ayant été transformée en poste de secours. Au cours des hostilités contre la Thaïlande d'octobre 1940 à janvier 1941, un train blindé est équipé en gare de Phnom Penh mais ne semble pas avoir été engagé. Durant ces combats, le petit réseau ferroviaire de l'île de Khone est détruit, une locomotive et quelques rails subsistant encore de nos jours (3).

La fin des CFIY

Le 23 juin 1940, la direction du réseau reçoit l'ordre de renvoyer le matériel roulant de Chine vers le Tonkin. Le 9 septembre suivant, le dernier train venant de Yunnan Fou arrive à Lao Kay ; peu après, les soldats de Tchang Kai Check font sauter le pont international de Ho Kéou.

Les trente-deux techniciens français restés en Chine avec les Directeurs Patous et Isnard sont requis par les autorités locales afin de faire fonctionner la portion de ligne en service au Yunnan. Installés principalement à Yunnan Fou, ils fournissent à partir de 1942 par l'intermédiaire du Chef de Bataillon Bertin des renseignements à la Mission Française du Capitaine de Corvette Meynier à Tchong King. Évacués en mars 1944, ils débarquent à Alger sept mois plus tard alors que leurs collaborateurs indochinois demeurés sur place ont été internés dans des conditions très dures par les Chinois.

Les ultimes utilisateurs des CFIY en Chine ont été les cadres et les matelots de la canonnière « Balny » bloquée à Tchong King depuis 1938 par l'avance japonaise. Le 18 octobre 1940, le Vice-Amiral Decoux ordonne à l'équipage constitué de soixante-dix militaires de revenir au Tonkin. Au bout de six semaines de périple, les marins arrivent à Yunnan Fou où ils se divisent en quatre groupes.

Empruntant les moyens ferroviaires encore en état, le premier détachement parvient à 15 kilomètres de Lao Kay, le second à 40 kilomètres et le troisième à 70 kilomètres. Portant leurs bagages, la population ayant refusé de leur louer des chevaux ou de leur fournir des coolies, ils effectuent à pied le trajet jusqu'à la frontière. Avant de la franchir, ils évitent de payer de lourdes taxes aux douaniers chinois grâce à l'intervention de la garnison de Lao Kay. Le quatrième groupe aux ordres de l'Enseigne de Vaisseau Streichen rejoint Saïgon au terme d'un voyage de 2 000 kilomètres en passant par la Birmanie.

Les trains de la Fédération Indochinoise

Jusqu'en 1942, le trafic sur les voies ferrées de la péninsule est normal. Du fait du ralentissement de la circulation automobile due à la raréfaction des carburants, le train est apprécié par les populations. Afin de les transporter, des wagons-tombereaux sont transformés en voitures de 4^e classe et au cours de cette dernière année 5 700 000 voyageurs sont acheminés par les CFI. Certes, la durée des trajets est plus longue et les conditions moins confortables ; en 1942, un voyageur allant de Saïgon à Hanoï précise que « c'est là un voyage éreintant, le compartiment est envahi d'une fumée épaisse et noire, et les vitres doivent être relevées pour éviter les escarilles ».

En juillet 1942, le Vice-amiral Decoux, saisi d'une demande de transport ferroviaire par l'Ambassadeur Kentichi Yoshizawa, écrit que « le fonctionnement du chemin de fer est aussi nécessaire pour l'armée japonaise que pour nous ». Peu après, un déraillement ayant occasionné la mort d'une douzaine de soldats nippons, il refuse de confier la responsabilité des réseaux à l'état-major du Mikado installé dans la péninsule, ainsi que celui-ci le sollicite. Toutefois, ce dernier de sa propre initiative fait prolonger la ligne de Poipet au Cambodge à Aranya en Thaïlande ; mais les cheminots des CFI parviennent à ne mettre en route aucun convoi vers Bangkok.

Paradoxalement, alors que la circulation des trains vers la Chine est interrompue, le tronçon Hanoï-Lao Kay demeure très fréquenté. En effet, dans cette dernière ville une contrebande florissante est exercée vers le Yunnan avec l'aval de la mission de contrôle japonaise ; une affectation à celle-ci est très recherchée par les militaires. Le 23 septembre 1941, le train régulier venant de Lao Kay est attaqué par les pirates ; le Capitaine du Hecquet et le Caporal-chef Moskair du 5^e REI sont tués.

La rupture des communications avec la métropole rend plus difficile l'exploitation des réseaux à partir de novembre 1941. Jusqu'en 1943 le charbon ne fait pas défaut mais il doit être ensuite remplacé pour les lignes du centre et du sud indochinois par du bois de fer débité par des équipes de coolies dans des zones très impaludées. La pénurie est surtout importante pour les lubrifiants, remplacés par des huiles de ricin, d'arachide, voire des produits à base de poisson élaborés par Monsieur Mattra et dégageant une odeur désagréable pour les voyageurs. Les pièces détachées sont confectionnées avec ingéniosité par les ateliers, celui de Truong Thi étant dirigé par le Commissaire de la Marine Lannier. En particulier, les sabots de frein sont fabriqués en utilisant du bois très dur. En dépit de ces inconvénients, un rapport de 1944 précise que « le matériel roulant peut encore assurer le trafic durant plusieurs années ».

Dès 1942, les voies ferrées et les installations ferroviaires, particulièrement les dépôts de locomotives ainsi que les ateliers, sont la cible des appareils américains et chinois venus du sud du Céleste Empire. En 1943, le nombre de voyageurs n'est plus que de trois millions et le tonnage des marchandises s'élève à 240 000 tonnes au lieu des 865 000 de l'année précédente. Les sous-marins de l'US Navy attaquant le trafic maritime côtier, le transport du riz vers le Tonkin et du charbon et du ciment vers le sud est entravé par la diminution des capacités de transport par le rail.

Par suite des bombardements et des mitraillages aériens, le parcours Hanoï-Saïgon est tronçonné en quatre portions où les matériels rou-

lants sont bloqués; les passagers des trains sont obligés d'effectuer de pénibles transbordements et de franchir des cours d'eau en barques. Par ailleurs, ces déplacements ne sont pas sans danger; en 1944, cinq cents personnes périssent lors de deux attaques aériennes sur la gare de Hanoï et le 17 juillet de la même année, les ateliers de Truong Thi sont gravement endommagés par des bombardiers.

Les états-majors basés au Yunnan et aux Indes s'intéressent aux chemins de fer de l'Union. Ainsi, en septembre 1941, le réseau Huchet-Plasson est sollicité par Singapour pour fournir des renseignements à leur sujet. Le 9 juin 1944, le BSM est contacté par la Chine afin de préciser l'état des voies entre Lao Kay et Quang Tri. Réciproquement, cet organisme demande à ses correspondants alliés de faire bombarder la gare de Gia Lam, important cantonnement nippon demeuré intact après la dernière attaque aérienne.

Nombre de cheminots sont d'actifs résistants, tels Antoine Martin chef d'une cellule des CFI à Hanoï ou le responsable de la gare de Tam Quan affilié au réseau Plasson. Le 16 juin 1944, Calcutta fait état d'un groupe d'Européens communistes formé de techniciens cheminots ou postiers et animé par un nommé Adam.

Le 9 mars 1945, le train blindé du Tonkin qui se trouve à la gare de Lang Giaï sous les ordres du Lieutenant Montanari ainsi que celui du Cambodge stationné à Yên Bay (5) et commandé par le Lieutenant Bonnemoy ne jouent aucun rôle dans la résistance au coup de force nippon. À Lao Kay les cheminots se réfugient en Chine, tandis qu'à Hanoï, Martin, ingénieur des CFI, alerte le 8 mars Longeaux, responsable civil pour le Tonkin du SA Rivière, de l'imminence d'une attaque nipponne. Avec deux ingénieurs du chemin de fer, les

deux résistants réussissent à quitter la capitale et le 31 mars suivant retrouvent le Général Sabattier à Phong Saly.

Ensuite, sous la direction japonaise, les réseaux ferrés indochinois fonctionnent tant bien que mal, certains de leurs cadres français ayant reçu l'ordre de rester momentanément à leur poste. Les trains sont utilisés par les Nippons pour évacuer dans des wagons de marchandises les civils français de Mytho à Saïgon et ceux de Lao Kay vers Hanoï. La ligne de Dalat après une courte interruption en mars assure encore la liaison avec Nhatrang et dans la direction inverse voit passer des wagons-plateformes remplis de prisonniers alliés allant travailler sur le plateau du Lang Bian. Le 4 juin, les captifs de Lang Son sont



Le chemin de fer stratégique de Langson. (Collection Charles Daney)

entassés dans des voitures ayant servi au transport de charbon et trouées par les balles des mitrailleuses de l'USAF. Le convoi à destination de Hanoï est arrêté par une coupure de voie à Kep, les passagers continuant à pied jusqu'à Dap Cau. Ayant pris place dans un autre train, ils arrivent à la gare de la capitale du Tonkin. Là, ils assistent au départ du Transindochinois vers Saïgon. Le chef de train, interrogé par les Français, leur précise que « le trajet sera effectué très lentement car la voie est interrompue en de nombreux endroits ».

Auparavant, en Annam, le 12 mars 1945, le groupe du Lieutenant Morlet, appartenant au SA Médéric de la

Base Aérienne de Dong Hoï, détruit le pont ferroviaire de Dong Lê. Peu après, l'Adjudant-Chef Larquier de la même unité sabote la voie ferrée, occasionnant ainsi le déraillement d'une locomotive chargée de soldats japonais et la mort de plusieurs de ces derniers.

Le CEFEO

Le 29 août 1945, Jean Sainteny représentant le gouvernement français à Hanoï écrit que « les routes et les voies ferrées du Tonkin sont gravement endommagées par les bombardements et les inondations, le matériel roulant est hors d'usage ». Aussi, une semaine plus tard à Kandy, le Général Leclerc prévoit l'acquisition de locomotives et de wagons auprès des alliés. À Saïgon, dans la nuit du 22 au 23 septembre, le Groupement n° 1 du 11^e RIC appuyé par la Compagnie A du 5^e RIC reprend la gare, d'où partent de nombreux coups de feu visant le poste de commandement du Chef de Bataillon Roussin.

À l'automne 1945, les engins de traction et les voitures font défaut, les infrastructures ferroviaires ont subi de lourds dégâts, les techniciens fran-

çais sont concentrés dans les villes et leurs collègues indochinois dispersés et menacés de représailles s'ils reprennent leur service; le rétablissement du trafic des CFI semble donc aléatoire dans une péninsule en grande partie non contrôlée par le CEFEO. Le Gouvernement Hô Chi Minh nomme l'Ingénieur des Mines Dang Phuc Thuong Directeur des chemins de fer de la RDVN, alors que la circulation des trains n'est possible que sur quelques portions de voies en Annam et au Tonkin. En outre, les ateliers de Gia Lam, Truong Thi et Dian (ce dernier étant rapidement occupé par les Français) sont transformés en usines d'armement.

Un an plus tard, la détérioration des relations franco-vietnamiennes incite le gouvernement de Hanoï à prescrire une politique de la terre brûlée dans les zones qu'il occupe. Le 28 novembre 1945, Nguyễn Binh, chef de la résistance antifrançaise en Cochinchine, conseille à Vo Nguyễn Giap de « faire sauter tous les ponts ferroviaires entre Haïphong et Hanoï ». Cependant, une semaine plus tôt, une délégation mixte a emprunté cette voie ferrée. Le convoi la transportant a dû s'arrêter à 5 kilomètres du terminus dans la station de la Tuilerie, car la gare de Haïphong se trouvait sous le feu des mortiers vietnamiens, eux-mêmes pris à partie par les canons de l'avis « Chevreuil ». Auparavant, Giap a voyagé en train de Yên Bay à Lao Kay. Sur certains tronçons de ligne les trains circulent en Annam.

Dans la partie sud de la péninsule, les troupes françaises, collaborant avec des techniciens des CFI et des cheminots venus de métropole, parviennent en dépit d'énormes difficultés à remettre en service quelques réseaux. C'est notamment le cas des lignes Saïgon-Mytho le 21 décembre 1945, Saïgon-Nhatrang le 9 janvier 1946, le train atteignant Dalat le 17 avril 1946. Un Service Militaire des Chemins de Fer est mis sur pied et le 1^{er} juillet de la même année, la 1^{re} Compagnie de Sapeurs des Chemins de Fer d'Extrême Orient est créée à Saïgon. La gare de cette ville est dirigée par le Lieutenant Petitpierre.

Durant les semaines précédant le coup de force viêt minh du 19 décembre 1946, les destructions d'infrastructures ferroviaires sont nombreuses et importantes. Obéissant aux ordres des Comités de Résistance, les habitants des villages situés près des voies enlèvent les rails ou les tordent à l'aide de buffles, ôtent les éclisses afin de provoquer des déraillements, sabotent les ponts en maçonnerie et récupèrent les pièces métalliques des autres ouvrages; les gares sont détruites en utilisant des béliers, le ballast est aplani. Ainsi, à Vinh Yên, ce dernier a totalement disparu de même que les bâtiments de la station, une locomotive arborant un slogan à la gloire d'Hô Chi Minh gît à l'embranchement de la route du

Tam Dao. Les rails ont servi ensuite de barrages antichars sur la RC2, voire de gongs d'alerte dans les villages.

Lors de la bataille de Hanoï le 19 décembre 1946, le Viêt Minh pousse des wagons sur les rails séparant la ville en deux parties afin d'empêcher la circulation des blindés.

Trois jours plus tard, les sapeurs des 61^e et 71^e Bataillons du Génie équipent en 36 heures un train sommairement blindé pour rejoindre Bac Ninh. Le convoi, qui comporte des wagons plats chargés de matériels destinés à la réparation de la ligne, doit s'arrêter à quelques kilomètres du Pont des Rapides où une très importante embuscade a été dressée par les bô doi. Après plusieurs heures de combat, le Groupement Blindé du Tonkin réussit à faire reculer l'adversaire. Auparavant, les sapeurs ont pu consolider deux piles du Pont Doumer endommagées par un sabotage.

La remise en état

Dès les premiers jours de 1947, la restauration partielle des voies ferrées est entreprise dans certaines régions d'Annam et du Tonkin. Le 22 janvier 1947, une conférence tenue à Saïgon crée une Commission Militaire du Réseau Ferré composée d'officiers et d'un ingénieur des CFIY. Les deux anciennes compagnies ferroviaires indochinoises fusionnent ensuite au sein d'un « Réseau Provisoire Ferroviaire Commun CFIY et RNC (réseau non concédé) du Tonkin » en abrégé RCT.

La mission la plus urgente consiste à rétablir le trafic de la ligne Hanoï-Haïphong. Cette remise en état est impérative car jusqu'au 10 janvier 1947 le ravitaillement de la capitale du Tonkin assiégée et de la garnison de Bac Ninh doit être effectué au moyen d'un pont aérien partant de Cat Bi, aérodrome de Haïphong. Les travaux entrepris par les unités des 61^e et 71^e BG impliquent la reconstruction de nombreux ponts détruits dont celui de Lai Khe long de 130 mètres et entièrement brûlé. En outre, 30 kilomètres de rails sont à reposer avec le ballast correspondant. Le train blindé venu de Hanoï sta-

tionne à Lai Khe et protège les travailleurs, dont des coolies réquisitionnés. Le dernier ouvrage d'art, celui de Hai Duong, est rétabli le 14 mars et les premiers trains circulent le 15 avril.

En Annam, la liaison Hué-Tourane fonctionne le 15 octobre 1947, la capitale impériale étant reliée à Quang Tri. Au total, au cours de l'année 1947, 923 kilomètres du Transindochinois sont réouverts au trafic, cinquante-sept ponts ou viaducs ayant été refaits. Cependant au départ de Hanoï, la ligne allant autrefois du Tonkin à la Cochinchine n'atteint plus que Van Dien après un trajet de 9 kilomètres. Jusqu'en 1950, d'autres portions de voies sont rétablies vers Dong Ha et Tourane et de Phnom Penh à Poipet.

Ces travaux et la réalisation de matériels roulants (car en 1946 seuls cent quatorze locomotives et deux mille cent cinquante wagons sont en état de marche) ont coûté 548 millions de piastres. Ces dépenses sont loin d'être compensées par des recettes équivalentes mais les autorités civiles et militaires estiment que la circulation des trains concourt au prestige de la France et à la stabilité économique des régions traversées. Une deuxième compagnie de Sapeurs des Chemins de Fer est formée à Nhatrang; l'unité comprend une section ateliers et des équipes de chauffeurs et mécaniciens de locomotives.

La bataille du rail

Bien que ne dédaignant pas d'utiliser pour ses besoins logistiques certaines portions de ligne, telle celle de Saïgon à Giaray où des voyageurs lancent depuis les wagons des ballots destinés aux bandes combattant dans la région, le Viêt Minh va s'attaquer avec acharnement au trafic ferroviaire. Ainsi, de 1949 à 1954, au sud du 17^e parallèle, huit cent soixante-quatorze coupures de voie dont certaines de plusieurs kilomètres, cinq cent cinquante-six sabotages ayant occasionné cent soixante-sept déraillements, deux cent quarante-neuf destructions d'ouvrage d'art et cent cinquante-cinq attaques de convoi ou de poste établi le long des lignes sont constatés.

Jusqu'au début de 1948, année où les cheminots accusent déjà 37 tués et 43 blessés, la riposte des TFEO aux attaques ennemies manque de vigueur. Les trains sont faiblement escortés et circulent sur des trajets reconnus par des patrouilles pédestres envoyées par les postes voisins. La progression des militaires est épuisante car ils doivent enjamber les traverses dont l'écartement est supérieur à l'amplitude de leurs pas. Sur la ligne Hanoï-Haïphong, les ouvertures de voie sont précédées d'un « masseur » frappant chaque coupon de rail avec un lourd marteau pour s'assurer de l'absence de mine. Ce système ayant occasionné quarante-deux tués en deux mois, le commandement fait ensuite circuler des wagons vides en tête des convois et chauler le ballast. Un corps de supplétifs affecté à la sécurité des voies ferrées est recruté et des tours de guet sont édifiées le long de ces dernières à l'initiative du Général Boyer de la Tour.

Les premières actions viêt-minh consistent en enlèvements nocturnes de traverses par des villageois réquisitionnés et obligés de les remettre en place le lendemain par les militaires français, en torsions de rails, en creusements de fosses et destructions de ponts. Plus tard, des mines rudimentaires fabriquées à l'aide d'obus puis plus sophistiquées vont être utilisées. Les attaques de train telle celle du 14 juillet 1947 entre Xuân Loc et Gia Ray sont repoussées sans trop de difficultés. Le trafic est assuré bien qu'avec retard; ainsi un convoi parti de Saïgon parvient en 1948 avec onze jours de retard à Nhatrang.

Cependant, un événement tragique va entraîner l'application d'une nouvelle tactique plus adaptée à la protection des convois ferroviaires. Le 13 février 1948, la navette Muong Man-Phan Thiêt tombe dans une embuscade tendue près de Tan Xuân. L'escorte formée d'une vingtaine de légionnaires du 2^e REI ne peut empêcher le massacre des voyageurs civils. Quatre militaires blessés sont capturés et jetés dans le foyer de la locomotive; un de leurs camarades se faisant passer pour mort échappe au massacre ainsi que deux passagers. L'arrivée de renforts dégage le train

mais le trafic est momentanément interrompu sur la ligne.

Le Colonel Le Puloch commandant le secteur de Nhatrang décide de réagir. Il charge le Capitaine Raphanaud du BM du 4^e RTT d'organiser un système susceptible de mettre en échec les opérations ennemies. Cet officier, ancien ingénieur des Travaux Publics, de concert avec le responsable régional des CFI Le Bris, dresse les plans « d'un croiseur blindé sur rail » qui va devenir célèbre sous le nom de « La Rafale » (6).

Le train est prêt le 15 novembre 1948. Le Caporal-Chef Kaunitz, ancien officier de sous-marins allemands, a blindé deux locomotives et quatorze wagons avec des plaques métalliques prélevées sur un chaland japonais échoué sur la plage de Nhatrang. Cette protection est renforcée par des parpaings en béton et des couches de ciment. Chaque paroi de wagon est percée de neuf meurtrières et les toits sont munis de tourelles destinées aux armes automatiques. Les voitures de tête et de queue sont pourvues de cuves renfermant des mortiers. La puissance de feu d'une « Rafale », outre les armes individuelles, provient de deux canons, huit jumelages de mitrailleuses, deux mortiers, de nombreux FM et tromblons VB ainsi que d'un astucieux assemblage de fusils MAS 36 pouvant lancer dix grenades en même temps. Les wagons sont reliés par téléphone et occupés par une quinzaine de militaires; ceux-ci, en Annam, appartiennent au 2^e REI, tels les Lieutenants Noack et Leyat et l'Adjudant-Chef Parsiani. Des sapeurs de la Compagnie de Nhatrang sont présents dans les convois avec un stock de matériel pouvant remédier aux coupures de rails. Les convois ont une autonomie de 72 heures grâce à une provision de 6000 litres d'eau.

Cinq trains blindés ont circulé au sud du 17^e parallèle. Le n° 1 est celui du Capitaine Raphanaud, le n° 2 basé en Annam est placé sous les ordres du Lieutenant Lucas du 2^e REI, les trois autres sont affectés au Sud-Annam et en Cochinchine. Ce dernier est confié à des Cambodgiens de Cochinchine du 4^e Bataillon de Dragons Portés stationné à Gia Dinh.

D'une manière plus sommaire, un wagon blindé équipé d'un canon de 37 est attribué à la ligne de Dalat. Jusqu'en 1954, tous ces convois vont faire l'objet d'attaques du Viêt Minh, auxquelles ils ripostent vigoureusement.

- Le 17 janvier 1949, au PK 748 de l'ancien Transindochinois, un train est stoppé et l'ennemi incendie un de ses wagons rempli de munitions qui explosent. Vingt-cinq tués et de nombreux blessés sont relevés sur le terrain, des disparus sont dénombrés parmi lesquels l'Ingénieur des CFI Langlois et le RP Grall assassinés par la suite par leurs ravisseurs.

- Le 29 avril suivant, la Rafale n° 1 est immobilisée entre deux ponts détruits distants de 5 kilomètres. Le détachement du génie de l'Adjudant-Chef Grandval débarque alors pour réparer les ouvrages d'art; soumis à des tirs ennemis, il éprouve des pertes et est dégagé après un vif combat de plusieurs heures par les légionnaires du Lieutenant Noack.

- Le 10 août 1949, le convoi Tourcham-Khrong Pha escorté par le groupe du Sergent Delbeck s'arrête à la suite d'explosions de mines placées sur la voie. La locomotive est rapidement mise hors service par un tir de bazooka, le chauffeur autochtone étant ébouillanté. Les armes automatiques servies par six légionnaires du 2^e REI placés dans un wagon blindé repoussent un premier assaut puis le petit groupe tente une sortie au cours de laquelle il perd deux hommes. Le canon de 37 actionné par le légionnaire Schultz appuie les défenseurs mais bientôt son tireur est tué, de même que le Sergent supplétif Bui Hoï qui l'a remplacé. La situation est tragique car la mitrailleuse est enrayée, le tromblon VB détérioré et le poste de radio en panne. Les blessés font le coup de feu avec leurs camarades jusqu'au moment où ils sont sauvés par des renforts. Ces derniers doivent combattre au corps à corps et à la grenade pour parvenir à l'escorte. Ensuite, l'adversaire se replie en désordre sous les tirs d'avions venus à la rescousse; certains assaillants gravement blessés gênant la retraite de leur unité sont impitoyablement abattus par leurs cadres.

- En 1949, les Khmers Issaraks immobilisent la micheline allant de Phnom Penh à Mongol Borey et assassinent huit passagers dont l'Ingénieur de la ligne Laville.

- En 1950, un train assurant depuis Saïgon la desserte de Loc Ninh en Cochinchine met quarante-cinq jours pour effectuer le trajet aller et retour long de 280 kilomètres. En effet, la locomotive a sauté trois fois et des combats acharnés ont dû être livrés pour ouvrir la voie, un parachutage étant effectué pour faire parvenir des pièces détachées et des munitions à l'escorte encerclée. À la même époque, une Rafale circulant de Saïgon à Phan Thiêt arrive à destination au bout d'un mois.

- En août 1950, la gare de Song Luy attaquée est sauvée par l'arrivée de la « Ligne Maginot Ferroviaire » du Capitaine Raphanaud. Les pompes hydrauliques de la station ayant été détruites, les hommes du convoi, pour permettre le retour du train à Nhatrang, doivent puiser avec leurs casques les 16 m³ d'eau nécessaires à la locomotive. Peu après, le Viêt Minh réussit à mettre en marche une rame arrêtée à la gare de Muong Man; cependant faute de pression, la machine s'arrête à la première rampe et le convoi est promptement récupéré par les Français.

- Le 23 mars 1952, le Train Blindé n° 2 du Lieutenant Lucas dégage son homologue de Cochinchine encerclé par un bataillon ennemi. Le 23 juin suivant, il combat cinq heures durant dans la gare de Muong Man investie par l'adversaire « affrontant ainsi un ennemi coriace qui veut l'anéantir à tout prix ». Pour ces deux actions, le TB n° 2 reçoit une citation à l'ordre de l'Armée.

- Le 10 juin 1952 une « Rafale » composée de quatre trains est assaillie au PK 1666 (62 kilomètres de Saïgon) en Cochinchine. Les Khmers du 4^e BDP aux ordres du Lieutenant Gérard doivent se battre au corps à corps pour stopper un adversaire très mordant. L'aviation intervient rapidement pour soutenir les dragons. Le Viêt Minh rompt alors le combat en emportant un canon de la « Rafale » (7) mais en laissant trente cadavres et des armes sur le terrain. Les défenseurs déplorent dix-sept tués dont

quatre cheminots, plusieurs dizaines de voyageurs ayant été en outre capturés par les agresseurs.

- Le 22 juin 1953, dans la montée du Col des Nuages le train Tourane-Huê déraile à la suite d'une explosion de mine détruisant un pont. Vingt morts et quarante-six blessés sont relevés.

- La voie Haïphong-Hanoï en dépit de multiples difficultés transporte annuellement 200000 tonnes de fret. En particulier, en 1951, elle achemine le ciment et les matériaux destinés à l'édification de la Ligne De Lattre. A partir du 12 mars 1954, la DD 320 prononce en vain une offensive pour couper cette artère défendue par plusieurs bataillons.

- Le 12 avril 1954, le train Phnom Penh-Battambang est attaqué, de nombreux occupants civils sont alors abattus par les assaillants.

Le Viêt Minh n'a jamais réussi à arrêter le trafic ferroviaire de la zone contrôlée par les TFEO. Le 20 décembre 1954, pourtant, la radio de Hanoï fait état de trois cent trente-sept locomotives ennemies détruites au cours de la bataille du rail indochinoise. Durant l'émission, elle vante le courage de Nguyễn Thi Hai qui a fait sauter un train, tuant ainsi trente soldats français.

Le réseau viêt minh

L'APVN a utilisé les tronçons de voie ferrée dans certaines régions demeurées sous son autorité. Dans ses mémoires, le Général Giap estime la longueur de ces derniers à 300 kilomètres. Cet emploi est connu du 2^e Bureau du CEFEQ. Ainsi, le 26 janvier 1946, le croiseur « Émile Bertin » ouvre le feu sur un train ennemi circulant de nuit dans la région de Van Gia en Annam. Plus tard, l'Inspecteur Principal Le Pichon commandant la brigade de Phan Thiêt précise que « Le Viêt Minh a entrepris de faire remarquer des convois entre Bong Son et Tam Ky. Seulement, comme il n'a pas de locomotive, les voyageurs reçoivent au départ un long bambou dont ils se servent pour pousser, comme un batelier sur son sampan avec sa perche. Dans les montées, on met les bambous en travers et avec des cordes de coco on pousse.

Quelques convois sont tirés par des buffles ».

De même, certains renseignements font état de la circulation d'une locomotive, d'un camion-rail et de sept wagons entre les gares de Lang Thip et de Co Phuc, celle-ci étant située à 7 kilomètres de Yên Bay. À partir de 1951, la station de Nam Quan au nord de Dong Dang en territoire tonkinois est réactivée par l'APVN et devient le terminus de la ligne venant de Nanning (8) en Chine. Auparavant, une conférence sino-russe et viêt minh s'est tenue dans cette dernière ville. Pour prix de leur aide, les Chinois ont exigé que Ho Chi Minh leur livre 250000 traverses de chemin de fer prélevées sur les voies des zones qu'il contrôle.

L'état-major français va rapidement prendre des mesures afin de faire cesser le trafic ferroviaire ennemi en utilisant essentiellement les tirs des bâtiments de la Marine Nationale croisant au large des côtes d'Annam et en ordonnant des débarquements. Ces opérations ont pour but de détruire les infrastructures et le matériel roulant caché le jour dans des tunnels.

Ainsi, le 25 janvier 1946, l'« Émile Bertin » se trouvant devant le Cap Varella anéantit un viaduc de la voie ferrée; il est relayé ensuite par un dragueur qui interdit toute circulation dans cette zone. Le 3 mars 1949, le croiseur « Duguay Trouin » tire cinquante et un coups de 155 sur un ouvrage d'art ferroviaire proche de Quang Ngai. Auparavant, l'opération Béta, effectuée du 20 au 24 février avec trois navires de la Marine Nationale et sept cents hommes dont ceux du Commando Jaubert débarqués dans la région de Tam Quan, a permis la mise hors service de six locomotives et cent wagons divers (9). Le 5 mars 1950, le « Lagrandière » avec dix-sept coups de 138 pulvérise le pont de Sa Huynh. Au cours du premier trimestre de l'année un tunnel, trois ouvrages d'art, six aiguillages et dix wagons ont été détruits en Annam.

Ces actions vont continuer jusqu'à l'opération Cabillot du 1^{er} octobre 1953, alors que neuf mois auparavant le Deuxième Bureau des TFEO a précisé qu'en 1952 « 2200 mètres de

voies ferrée, huit aiguillages, six ponts, quatre tunnels et trente-cinq wagons ont été rendus inutilisables en zone ennemie ». Une particulière attention a été apportée au secteur du Cap Varella, zone de mise sur pied de la DD 325.

La fin de la présence française

Le 26 mars 1952, les réseaux ferrés fonctionnant dans la péninsule sont transférés aux Etats Associés du Cambodge et du Viêt Nam. La première de ces deux nations entre en possession de 650 kilomètres de voies plus ou moins exploitées du fait de l'insécurité de la région et des relations tendues avec la Thaïlande. L'État du Viêt Nam hérite de 971 kilomètres de lignes fractionnées en trois tronçons.

Après les accords de Genève, les trains blindés français cessent de circuler le 30 juillet 1954. Au Tonkin, le trafic est interrompu entre Hanoï et Pham Xa dès le mois d'octobre puis totalement vers Haïphong le 18 mai 1955. Peu après, sur ordre du gouvernement français, l'ensemble des infrastructures et du matériel roulant au nord du 17° parallèle est remis en l'état à la RDVN. Les cheminots français encore en service dans les réseaux sont rapatriés. Lors de leur retour en France, ils ont la désagréable surprise de se voir, à la demande de certains syndicats de la SNCF, rétrogradés de deux échelons pour sanctionner leur participation à « la sale guerre ».

Ironie de l'histoire, à l'automne 1954, des déserteurs français sont employés par la RDVN à la réfection du pont de chemin de fer de Vietri et à celle des voies des régions de Ninh Binh et de Thanh Hoa.

De 1945 à 1954, deux cent deux cheminots civils européens ou indochinois ont été tués dans l'exercice de leurs fonctions et mille neuf cent quatre vingt et un blessés (10) alors que leurs effectifs se sont élevés durant ces années à cinq mille cinq cents agents. Ces pertes, qui ne comprennent pas celles des militaires tombés lors des escortes de trains ou des dégagements de voies ferrées,

sont significatives de l'ampleur de leurs sacrifices et de la difficulté de leurs dangereuses missions. De nos jours, les exploits de la « Rafale » du Capitaine Raphanaud, douze fois cité en Indochine, ont éclipsé ceux plus modestes voire inconnus des employés des CFIY et CFI, non seulement des dirigeants tels que l'Ingénieur Nebut assassiné à Lao Kay en 1945 et son collègue Laville du Réseau Tricoire, membre actif de la résistance antijaponaise mais également de Pham Qui, Garde des Voies Ferrées à Quang Tri, et du Mécanicien de Route Nguyễn Van Ly, tous deux cités à l'ordre de l'Armée. Dans la cohorte des acteurs de la bataille du rail indochinoise, ils rejoignent le Maréchal des Logis Ma Phol du 4e BDP et le Légionnaire Hannequart du 2° REI. Tous ces civils et militaires de diverses origines ont contribué à l'épopée des Chemins de Fer Indochinois.

Colonel Maurice Rives

(1) Un wagon contenant des stocks de riz, de thé, de poissons séchés et de sucre de canne a été accroché au convoi.

(2) En 1951, Albert Sarraut revenu en Indochine dans le sillage du Général de Lattre de Tassigny, prétend « que si le trajet ferroviaire passant par l'intérieur de la péninsule avait été retenu, il aurait été plus facile de vaincre le Viêt Minh ».

(3) Voir le Bulletin de l'ANAI n° 23 du 1^{er} octobre 2010.

(4) Chef Européen.

(5) Cette dénomination étonne car aucune liaison ferroviaire n'est possible entre le Cambodge et le Tonkin.

(6) Cette appellation s'applique à tous les convois ferroviaires de ce type.

(7) En septembre 1954, lorsque l'armée française embarqua les unités viêt minh de Cochinchine pour les conduire au Tonkin, les membres de la commission d'armistice virent défiler ce canon devant eux dans la région de Baria.

(8) En 1953, trois cent cinquante prisonniers de guerre capturés dans les rangs

des TFEO sont employés à des manutentions dans la gare de Nanning.

(9) Certains auteurs citent un train récupéré par un commando de la Marine et reconduit en zone française par un fusilier-marin ancien cheminot. Le trajet aurait été accompli sous la protection de salves tirées par le « Savorgnan de Brazza ». L'historique de la Marine ne fait pas état d'une telle prouesse.

(10) Ces chiffres très importants sont avancés par deux historiens du rail, l'un d'eux citant cinq cent cinquante tués et les autres précisant qu'outre ces pertes au combat, les cheminots ont été victimes de cinquante deux accidents du travail mortels ayant également occasionné six cent quatre vingt dix huit blessés.

GLOSSAIRE

BDP : Bataillon de Dragons Portés.

BG : Bataillon du Génie.

BM : Bataillon de Marche.

BSM : Bureau des Statistiques Militaires.

CEFEO : Corps Expéditionnaire Français d'Extrême-Orient.

CFI : Chemins de Fer de l'Indochine.

CFIY : Chemins de Fer de l'Indochine et du Yunnan.

DD : Dai Doan : division viêt minh.

FM : Fusil-Mitrailleur.

RCT : Réseau ferroviaire commun, concédé et non concédé, du Tonkin.

RDVN : République Démocratique du Viêt Nam.

REI : Régiment Étranger d'Infanterie.

RIC : Régiment d'Infanterie Coloniale.

SA : Service Action.

TB : Train Blindé

USAF : Aviation des États Unis.

BIBLIOGRAPHIE

- Pierre Dufour : *La Légion Étrangère en Indochine* - Éditions Lavauzelle.
- Frédéric Hulot : *Les Chemins de Fer de la France d'Outre Mer* - Éditions La Regordane.
- *La Marine Nationale en Indochine (1939-1955)* - Service Historique de la Marine Vincennes
- *Comptes rendus annuels du Service Géographique de l'Indochine 1920 à 1924* - Hanoï.
- Jules Petitpierre : *La bataille du Rail en Indochine* - Éditions Lavauzelle et Bulletin de l'ANAI du 4^e trimestre 1993.
- Jacques Valette : *Indochine 1939-1945* - Éditions Sedes.

Livres en vente au siège

● de Philippe Grandjean

- **L'INDOCHINE FACE AU JAPON 1940-1945** - Prix 29 € (*)

● de Paul Rignac

- **INDOCHINE - LES MENSONGES DE L'ANTICOLONIALISME** - Prix 29 € (*)

- **LA GUERRE D'INDOCHINE EN QUESTIONS** - Prix 30 € (*)

● de Hélié de Saint-Marc

- **NOTRE HISTOIRE** - Prix 24 € (*)

● de Pierre Quatrepoint

- **L'AVEUGLEMENT DE GAULLE FACE À L'INDOCHINE** - Prix 18 € (*)

● de Roger Berthillot

- **IL ÉTAIT UNE FOIS L'INDOCHINE** - Prix 29 € (*)

● de Philippe Franchini

- **LES MENSONGES DE LA GUERRE D'INDOCHINE** - Prix 27 € (*)

● de Hubert Turret

- **RIVIERE ET RIZIERE** - Prix 25 € (*)

● de Jean-Pierre Bernier

- **LE COMMANDO DES TIGRES** - Prix 10 € (*)

● de Jacques JAUFFRET

- **CRABES ET ALLIGATORS DANS LES RIZIÈRES** - Prix 20 € (*)

● de Louis Constans

- **LE FUYARD DE LANG SON** - Prix 29 € (*)

● de l'ANAPI

- **LES SOLDATS PERDUS** - Prix 30 € (*)

● du Général Guy Simon

- **CHRONIQUES DE COCHINCHINE 1951-1956** - Prix 25 € (*)

- **LE COMMANDO D'EXTRÊME-ORIENT** - Prix 10 € (*)

- **LE PETIT LIVRE ROUGE DE L'ANAI** - Prix 5 € (*)

● de Jean-Christophe Brunet

- **GENDARMES-PARACHUTISTES EN INDOCHINE 1947-1953** - Prix 29 € (*)

● du Général Luc Lacroze

- **DIX-SEPT ANS AU SERVICE DES REFUGIES D'INDOCHINE** - Prix 10 € (*)

● de Pierre-Henri Chanjou

- **LE FEU SACRÉ - Des hauts plateaux Moïs aux savanes du Tchad** - Prix 20 € (*) (au profit des œuvres sociales de l'ANAI)

● **MIGONDO - Plaidoyer pour nos amis les Moïs** - Prix 30 € (*)

● du Major Battistini

- **AVENTURES EN ANNAM 1951-1953** - Prix 28 € (*)

● du Commandant René Chauvin

- **CARNETS DU TONKIN-DINASSAUT 4** - Prix 23 € (*)

● de Jacques Favreau et Nicolas Dufour

- **NASAN - La victoire oubliée - 1952-1953** - Prix 26 € (*)

● de Claire Fourier

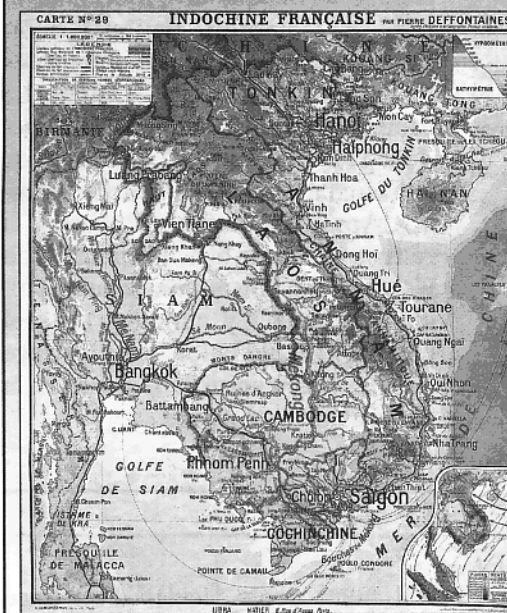
- **ROUTE COLONIALE 4 EN INDOCHINE** - Prix 7 € (*)

● de Cyril Payen

- **LAOS - LA GUERRE OUBLIÉE** - Prix 22 € (*)

(*) Port compris

Cartes en vente au siège

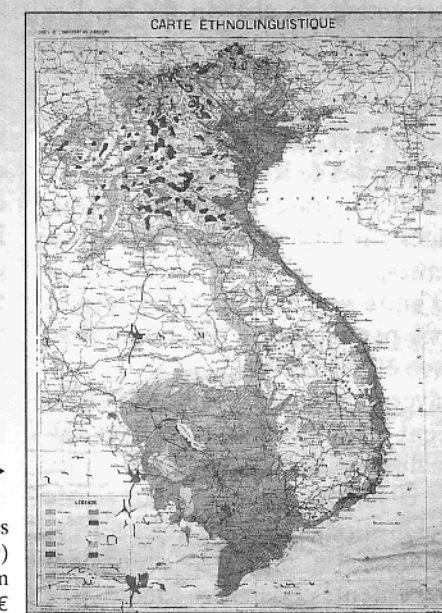


◀ **Carte physique et politique** (Éditions Hatier 1952)
Format 600 x 720 mm
Prix : 20 €

■ **Plan de Saïgon-Cholon** avec guide des rues, 1952 (50 cm x 60 cm)
Prix : 5 €

■ **Plan de Hanoï**
Prix : 5 €

▶ **Carte ethnolinguistique** (dessinée et publiée par les services géographiques de l'Indochine - Février 1949)
Format 800 x 570 mm
Prix : 15 €



LE CHEMIN DE FER DU TONKIN AU YUNNAN

En 1885, après l'établissement du protectorat sur le Tonkin, les autorités coloniales ont élaboré un vaste programme de travaux publics et notamment un projet de chemin de fer destiné à relier le Tonkin à l'Annam et aux provinces chinoises limitrophes du Kouang Si et du Yunnan. La construction du chemin de fer a précédé celle du réseau routier. Son rôle stratégique permettait « d'assurer la pacification du pays et de couvrir la frontière menacée ».

La transversale Nord de Haïphong à Yunnan Fou longue de 849 km, dont 384 au Tonkin, sera terminée en 1908. Elle desservira en territoire français Hanoï, Yèn Bay et Lao Kay.

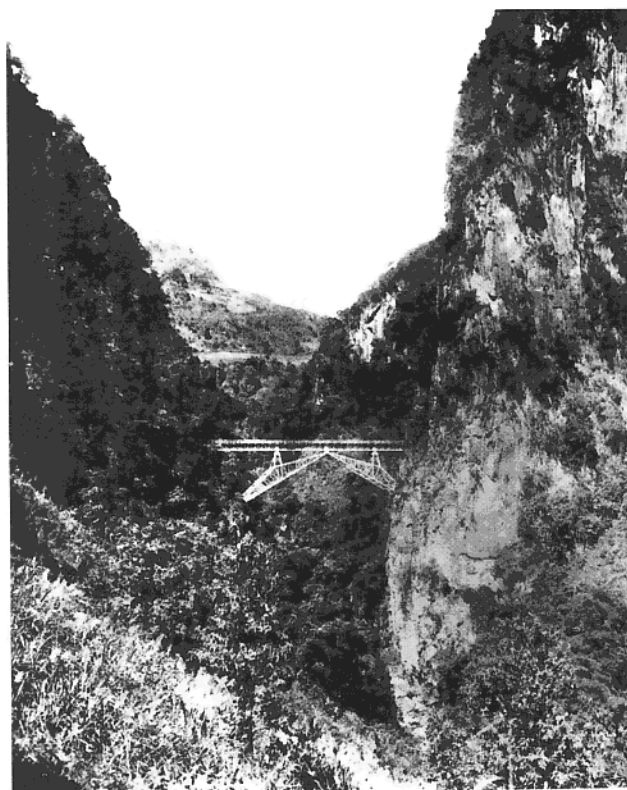
Au début du siècle, les voies d'accès au Yunnan étaient périlleuses et rares. Province très pauvre des confins de la Chine méridionale, son intérêt résidait dans l'enjeu qu'elle représentait aux yeux de la France et de la Grande-Bretagne, toutes deux avides d'étendre leur sphère d'influence en Chine.

Le « Times » du 23 juillet 1901 contenait un article assez développé sur la construction du chemin de fer. Les Anglais, fort intéressés par le projet, l'abandonnèrent en 1903. Ils avaient envisagé d'atteindre la province du Yunnan par un prolongement des voies ferrées de Rangoon à Mandalay, mais ils en furent rapidement dissuadés par les hautes chaînes montagneuses.

D'autre part, ils étaient très préoccupés par la guerre des Boers dont l'issue était incertaine.

Inversement, les Français bénéficiaient d'atouts majeurs avec les vallées fluviales.

Le 20 juin 1895, la convention signée à Pékin stipulait que les voies ferrées existantes ou projetées pourraient après entente et dans des conditions à définir être prolongées sur le territoire



A la frontière chinoise - Un pont du chemin de fer accédant au Yunnan. (Cl. de l'Ag. Ec. de l'Indo-Chine)

chinois. La guerre sino-japonaise servit de prétexte pour obtenir l'accord de l'Impératrice Tseu Hi. La France se fit reconnaître des zones d'influence économique et le droit de construire un chemin de fer allant de la frontière du Tonkin à Yunnan Fou. La seule charge du gouvernement chinois était de fournir le terrain pour la voie.

Entre 1885 et 1901, l'échange de courrier diplomatique fut d'une telle importance que les travaux en furent retardés. Par exemple, le 15 juin 1897, une note pour la Direction Politique des Affaires Etrangères expliquait que le Ministère des Colonies n'était pas d'accord sur le chemin de fer de pénétration du Tonkin en Chine; il avait en vue le Setchouan et la vallée supérieure du Yang Tsé Kiang tandis que l'objectif du Ministère des Affaires Etrangères était le Yunnan.

Les critiques donnaient lieu à des disputes de plume de cet ordre: « Aux termes de l'accord intervenu en avril dernier, la concession du chemin de fer ayant été faite au gouvernement français, celui-ci peut fort bien substituer

l'Indochine à la Métropole. La solution ne saurait donner lieu à aucune protestation du gouvernement chinois, mais il est convaincu que c'est politiquement dangereux » (courrier des Archives diplomatiques 1898).

Dans le « North China Herald » de Shangai du 2 novembre 1898, il y avait cette réflexion qui n'a pas du passer inaperçue: « Les voies de Chine convergeant du Yunnan et du Kouang Si sont plus favorables à l'invasion du Tonkin par les Chinois qu'à celle de la Chine par les Français ».

Le financement

Le 12 décembre 1898, Paul Doumer propose de consacrer une partie des 250 millions que doit emprunter l'Indochine à l'étude définitive et à la

construction de la voie ferrée de Lao Kay à Yunnan Fou. Les crédits sont prévus au budget de 1899 et la Compagnie Française du Chemin de Fer de l'Indochine et du Yunnan (CIY) voit le jour en 1901. Un consortium de grands établissements financiers, comme la Banque de l'Indochine, le CIC, le Comptoir National d'Escompte, se constitue; deux entreprises de Travaux Publics s'y ajoutent. Le capital était de 101 millions de francs dont 12,5 en actions, 12,5 fournis par la Colonie et 76 en obligations garanties. Après des études sur place et la rétrocession de la ligne Haïphong-Lao Kay-Yunnan Fou au consortium, il fut convenu qu'il n'y aurait qu'un seul compte d'exploitation avec partage des bénéfices entre la Colonie et la Compagnie exploitante.

Le tracé

Il fallut donc décider d'un tracé définitif. Le projet adopté en 1904

passait par la vallée du Nam Ti, évitant la vallée du Sin Chien et permettant de ramener la déclivité de 35 mètres à 25 mètres et de porter les courbes à un rayon de 50 à 100 mètres.

Quelques avant-projets avaient été retenus en fonction des possibilités de circulation demandées par les ingénieurs. Le ravitaillement des postes militaires fut à l'origine du tronçon entre Lao Kay et le Sin Chien.

Les obstacles et les mauvaises surprises commençaient à se succéder. D'abord la masse de travaux augmentait par rapport au devis initial, puis le cours de la piastre était sujet à des variations, l'absence endémique de main-d'œuvre devenait inquiétante et des troubles insurrectionnels provoquèrent le retard de la ligne du Tonkin, qui devait ravitailler celle du Yunnan.

Le cauchemard du Nam Ti

Pour passer le Nam Ti le chemin de fer devait gravir une sorte de rempart de 1 600 m à 2 000 m d'altitude.

Ce furent 150 km de souffrances dans la forêt vierge dans des conditions climatiques extrêmement malsaines. Il fallut aménager un chemin de 1,50 m de large sur 130 km de long. Ce chemin exigea de gros terrassements et des passerelles métalliques pour acheminer les vivres et le matériel. Le métal était utilisé car le climat redoutable fit pourrir le bois en six mois. En outre l'absence de pierres sur les 75 premiers kilomètres obligea la société de construction à s'approvisionner en ciment à Haïphong et à prendre des précautions de transport afin de le préserver.

Les travaux de passage durèrent une année entière. Les entrepreneurs revinrent à la zone de pénétration traditionnelle: le Fleuve Rouge. Il fallait trois jours de trajet en période favorable et douze jours en période de basses eaux. Ensuite les jonques chinoises prenaient le relais jusqu'à Man Hao, début de la piste militaire. Les capacités de transport étaient très faibles: 8 tonnes pour une jonque annamite, 5 tonnes pour une jonque chinoise et 80 kg pour un mulet.

Les Chinois profitèrent du créneau commercial. Les intermédiaires imposèrent des conditions draconiennes. La location d'un cheval avait triplé en

trois ans. De plus les charpentes métalliques des viaducs ne pouvaient être transportées en une fois; les usines construisirent du matériel d'assemblage de moins de 10 kg et de 2,50 m de longueur maximum. Il fallait en effet prévoir que ces éléments fussent portés à dos de mulet, voire à dos d'homme et montés avec le matériel minimum.

En avril 1907 les ressources étaient épuisées. Après le désistement de la société de construction les CIY continuèrent les travaux seuls.

La vallée du Nam Ti était un désert humain. Les Annamites avaient peur de la forêt, de l'eau « mauvaise ». Ils étaient mieux payés sur les chantiers tonkinois où les conditions de travail étaient meilleures. Toutes les précautions sanitaires prises auraient été efficaces ailleurs que dans cette vallée.

Les habitudes alimentaires, les horloges biologiques, les hiérarchies faisaient aussi partie des difficultés auxquelles se greffaient des querelles entre Chinois d'ethnies différentes. Le chantier était ravagé par les accidents, les maladies, des ouvriers fuyaient, les pirates désorganisaient tout. 4 300 coolies furent envoyés par la province du Setchouan; au bout de deux mois 2 300 parvinrent à destination et six mois après il n'en restait plus que 919. L'épidémie de choléra de 1905 compromit les recrutements ultérieurs.

Le tronçon indochinois

Le tronçon indochinois fut beaucoup moins compliqué à construire parce qu'il ne présentait pas de difficulté majeure. La réalisation fut confiée au corps des ponts et chaussées de la Colonie. Il fallut jeter de grands ponts à arbalétrier pour franchir les cours d'eau. Ces ouvrages métalliques comme le pont PIII étaient lancés en une journée.

La ligne fut ouverte à l'exploitation par tronçons entre 1902 et 1906. Il y eut tout de même un retard de dix mois dans les délais prévus, d'où l'influence fâcheuse sur la bonne marche des travaux du Yunnan. Il était peut-être prématuré de la mettre en service à cause des remblais qui s'avèrent insuffisants en période d'inondation. Par ailleurs le tracé trop sinueux en amont de Vietri et de Yèn Bay provoqua 110 déraillements en 1906, 87

pour la section de Yèn Bay à Lao Kay dont 11 imputables à des erreurs d'aiguillage. Les remaniements réduisirent le nombre des catastrophes à 14 en 1907, dont la moitié à cause de carences ferroviaires.

A partir de février 1906 les travaux furent effectués plus rapidement en dépit des catastrophes naturelles. Il fallut recommencer certains terrassements à cause des éboulements.

Enfin le 31 janvier 1910 le rail arriva à Yunnan Fou. Les cérémonies inaugurales eurent lieu le 1^{er} avril 1910 et les festivités durèrent quatre jours.

L'exploitation de la ligne

Les buts commerciaux du chemin de fer étaient précis. Une des principales richesses du Yunnan était l'étain; une voie reliait les mines aux CIY. Le cuivre, le lignite et la houille firent partie de quelques transports spécifiques. En revanche la production de sulfure stagna car les voyageurs étaient incommodés.

Une source de revenus considérable était l'opium. En 1870, un tiers de la province était planté en pavot. Ailleurs l'on pouvait cultiver en alternance le riz et le pavot. Malheureusement, le gouvernement général de l'Indochine refusa à la banque yunnanaise Fu Tien le droit de transporter l'opium brut à travers le Tonkin jusqu'à Haïphong, d'où il aurait atteint Canton par la mer. Privée de revenus importants, la Colonie s'aperçut en outre que cette attitude avait développé la contrebande. L'ingéniosité des contrebandiers était à son paroxysme, à tel point que l'on trouvait de la drogue jusque dans les freins.

Conclusion

Ces dix années d'efforts dans les pires conditions géologiques et climatiques furent positives malgré les 12 000 morts répertoriées et les 160 millions de francs or dépensés. Les difficultés rencontrées firent de cet épisode une sorte d'Eastern. Ce fut une grande œuvre de la France; si du point de vue économique il ne fut pas un franc succès, le chemin de fer de l'Indochine et du Yunnan restera sur le plan technique une réussite remarquable.

Marie LÊ QUAN

LES METHODES COMMUNISTES DE LAVAGE DE CERVEAU

Une revue communiste, le « People's China », éditée en anglais a établi le bilan des expériences réalisées par les communistes en matière de lavage de cerveau.

Cette étude a porté sur les prisonniers allemands en Russie, sur les Chinois de Tchang Kaï Check et sur les Américains et Coréens capturés en Corée. Elle établit qu'il faut en moyenne pour convertir au communisme :

- six mois pour les hommes de troupe,
 - dix-huit mois pour les Sous-Officiers,
 - plusieurs années pour les Officiers.
- Et encore beaucoup restent définitivement réfractaires et irréductibles.

*
* *

La conclusion coule de source et elle est lourde de conséquence pour le monde libre :

Dans un pays où le communisme règne en maître, il faut et il suffit de dix-huit mois pour transformer les cadres d'exécution et la masse en communistes. Quant aux autres, les irréductibles, si le pays est devenu communiste, ils deviennent inutiles et nuisibles et l'on procède alors à leur liquidation physique d'une manière ou d'une autre, certains restant en activité sous contrôle jusqu'à ce que des techniciens communistes soient formés pour les remplacer.

*
* *

Quel est donc le secret inquiétant qui permet à ces gens de transformer si radicalement et si rapidement la manière de penser de ceux qui sont soumis à leur domination ?

Je vais essayer de montrer comment on procède en prenant l'exemple concret de l'action du Viêt Minh sur ses prisonniers.

La méthode est simple et procède de la douche écossaise. Après avoir amené le sujet au bord du désespoir, on lui donne une petite lueur d'espoir

pour lui faire reprendre haleine. Puis on le ramène à la limite du désespoir pour l'en tirer encore au dernier moment. À chaque fois on le fait tomber un peu plus bas. Les meilleures volontés et les plus fermes caractères s'émoussent à ce jeu-là.

*
* *

On peut diviser l'action psychologique des communistes en trois parties :

- la mise en condition,
- la catéchisation,
- la compromission.

La mise en condition

Il faut d'abord rompre avec le passé, « chasser le vieil homme », changer les mots, éviter ce qui peut évoquer le passé. Pour les prisonniers, la chose est facile à réaliser : confiscation de tous les objets personnels et en particulier de ceux qui les relient à leur vie ancienne (lettres, photos, montres, alliances, livres, crayons, papiers, bref tout ce qui peut évoquer la vie d'avant). Ensuite fatigue physique intense pour ôter au sujet le temps de penser à autre chose qu'à ses besoins du moment. Cette méthode a une influence sur la mentalité du sujet, diminue son sens critique et le rend réceptif à des sentiments de haine et d'agressivité. Vous avez tous remarqué que les gens fatigués sont influençables et irritables. Il suffira de canaliser leur irritation sur un bouc émissaire, en l'occurrence « ceux de l'autre côté » qui vous ont envoyés dans le guêpier et vous y ont délibérément abandonnés. Enfin, humilier le prisonnier pour lui faire perdre sa dignité et le contraindre à se comporter comme un animal.

À ce stade, le prisonnier, fatigué, humilié, meurtri, affamé, mais ayant encore des ressources de haine et de colère, cherche un objet pour reporter sa hargne ; on le lui fournira : aux hommes de troupe on montrera leurs

officiers qui les ont conduits à la défaite ; aux gradés on citera le Haut Commandement, le Gouvernement à la solde des capitalistes qui les a sacrifiés pour protéger les intérêts des gros colons et qui les abandonne. Ce ferment de discorde portera tôt ou tard ses fruits.

Voici comment les Viêts procédèrent avec les prisonniers de Diên Biên Phu.

Après la chute du camp, tous les prisonniers furent emmenés dans la montagne, quel que soit leur état, très vite, sans leur laisser emporter autre chose que le contenu de leurs poches. Les Viêts se contentèrent de vérifier que les prisonniers n'avaient pas d'armes. Au bout de deux ou trois jours, la faim commença à se faire sentir et les prisonniers de se quereller, de s'épier, de se voler ou de s'échanger de la nourriture.

À ce moment le Commissaire Politique intervenait comme un surveillant de collègue qui sépare des gosses en train de se chamailler : « Vous n'avez pas honte de vous battre entre vous, fils du peuple de France ? Si vous êtes ici ce n'est pas de votre faute, nous le savons ; vous êtes victimes des gros capitalistes qui vous ont envoyés vous battre contre nous qui vous aimons comme des frères. Nous allons partager nos rations avec vous ». Et on apporte du riz, du porc, des liserons d'eau. Plusieurs prisonniers qui pensaient à s'évader à ce moment-là, en profitant de la confusion qui régnait, retardèrent leur tentative pour manger un peu et se refaire des forces. Mais il n'y eut pas d'autre repas copieux. Le lendemain, le Commissaire Politique annonçait d'un air navré que les bombardiers français avaient anéanti un important dépôt de vivres de la population, de la paisible population civile et que l'armée du peuple vietnamien réduisait sa nourriture pour venir en aide aux civils. Effectivement, les prisonniers ne reçurent rien à manger ce jour-là. Et le troupeau se déplaçait. Le but de cette marche harassante, le ventre creux, sur les sentiers de montagne était surtout de ne pas laisser les prisonniers récupérer. De nombreux détours et zig-zags allongeaient le

chemin et en réalité les prisonniers tournaient en rond autour de la cuvette de Diên Biên Phu.

Puis le Commissaire Politique annonce que des « espions capitalistes » avaient voulu violenter une jeune fille de l'armée démocratique en la menaçant d'armes qu'ils avaient dissimulées. Il s'en suit une fouille sévère. On en profite pour retirer les galons de ceux qui les portent encore : « Ici vous n'avez plus de grade, vous êtes des prisonniers, c'est tout ». On prend les miroirs « qui pourraient servir à faire des signaux aux aviateurs », les couteaux, fourchettes, cuillers, lames de rasoir, lacets, documents, lettres, et d'une manière générale, tout ce qui peut-être utile à quelque chose. Les blessés sérieux seront séparés du lot et renvoyés à Diên Biên Phu, alors que les médecins et infirmiers sont gardés sur la route. Les Viêts passent laver les blessés, leur donner de la tisane chaude, mais ne font aucun soin médical proprement dit. Certains blessés sont restés quatre à cinq jours sans recevoir quoique ce soit, buvant leur urine, chassant les rats qui venaient les mordre, abandonnés de tous, dans les boyaux sous la pluie et le soleil, gelant la nuit, étouffant le jour, incapables de se déplacer, crouissant dans leurs déjections. Et les Viêts viennent leur porter à boire et les laver. Ils disent à ces blessés : « Voyez, maintenant que vous ne pouvez plus faire de la chair à canons, vos médecins vous abandonnent à votre sort. Mais pour nous vous êtes des frères trompés par les capitalistes et nous faisons tout ce que nous pouvons pour vous soigner ». On ramène les médecins et les infirmiers harassés par quatre ou cinq jours de marche le ventre creux, on les parque dans un endroit bien visible, on leur donne à manger et on place des sentinelles pour les empêcher de circuler.

Le personnel sanitaire s'endort, abruti de fatigue et ne pouvant rien faire d'utile. On dit alors aux blessés : « Voyez vos médecins ! Aucun ne se préoccupe de votre sort. Nous allons les chercher et les obliger à vous soigner ! ». On va chercher le personnel médical qui, escorté de deux Viêts dont un médecin de l'armée démocratique populaire, doit réexaminer tous les blessés. Le Viêt enlève la fiche médicale de l'avant rédigée par le Français et la remplace par une fiche du Viêt Minh. Ceci permettra de souligner la

carence du Service de Santé Français et le dévouement de celui des Viêts : « Voyez, toutes les fiches ont été rédigées par les médecins de l'armée populaire ». On promet des médicaments aux blessés puis on leur annonce que les médecins français ont saboté leurs stocks et que les avions français continuent de parachuter des munitions dans les caisses marquées de croix rouges pour essayer de ranimer le combat. L'armée populaire doit réserver ses stocks en priorité à ses valeureux combattants victimes des colonialistes français et des impérialistes américains, dont les prisonniers ont été les victimes aveugles. Quant aux stocks pris aux Français, c'est le butin de guerre, priorité à l'armée populaire, et les prisonniers n'y ont pas droit. Les plaies s'infectent et grouillent d'asticots. Les Viêts passent donner à boire et laver les blessés. Les médecins français sont parqués avec interdiction de communiquer avec les blessés. Les Viêts répètent aux blessés qu'ils les considèrent comme des frères, bernés par les capitalistes, et qu'ils feront tout pour adoucir leur sort. Les blessés croupissent dans la boue. Le Càn Bô (commissaire politique) annonce : « Dans sa grande clémence le Président Hô Chi Minh a décidé de vous donner des médicaments pris sur nos stocks puisque les capitalistes vous laissent crever. Longue vie à Hô Chi Minh ! Remercions-le pour ce geste de générosité. Grâce à lui vous allez être soignés ! Nous allons rédiger ensemble une lettre de remerciement pour ce geste noble ! ». Et on prépare une lettre banale de remerciements. Les prisonniers signent pour être soignés ; ils ne le seront guère plus, mais le doigt est pris dans l'engrenage. Ils ont signé et ne pourront plus arguer du fait qu'ils ne font pas de politique au moment de la rédaction du prochain manifeste.

Puis on emmène les prisonniers vers les camps. Avant la longue marche, changement de méthode et de commissaire politique par permutation circulaire. Le nouveau Càn Bô est hargneux. Il dit à peu près ceci : « Vous êtes des salauds, des cochons d'officiers qui avez volé, violé, torturé, pillé, assassiné les innocentes et paisibles populations du Viêt Nam. Ne comptez pas sur ma clémence ! Vous avez toujours circulé en voiture. Vous allez apprendre à marcher, comme marchaient ceux que vous opprimiez. Hier encore deux ex-officiers ont volé un poulet à un

pauvre paysan et ensuite tenté de violer sa fille. Vous êtes solidaires d'eux ! Vous en avez fait autant un jour ou l'autre... Vous coucherez dans les endroits les plus sales que je trouverai, la boue des rizières ou la fiente des animaux. Vous n'aurez pas le droit de vous arrêter pour vos besoins. Vous chiez et pisserez en marchant comme des bêtes que vous êtes ! » (sic !). Puis fouille et ligotage.

En route pour la longue marche. Elle dura six semaines et bon nombre mourront en route ou arriveront au Camp n° 1 pour y mourir d'épuisement. Sur la route rien ne nous fut épargné. « Défense de prendre de l'eau dans les rivières. Vous avez trop volé les biens de la république démocratique ; l'eau est sa propriété. Les ponts sont le fruit du travail du peuple ; vous n'y avez pas droit. Vous traverserez les rivières à gué. Les populations vous détestent ; si elles vous molestent, ne comptez pas trop sur nos vaillants soldats pour empêcher le juste courroux du peuple de tomber sur vos épaules ». Et avant de traverser un village important, on fait stopper la colonne, pendant que les soldats vont « calmer » la population. Rapidement le village s'anime ; les gens sortent de leurs cái nhà (1) avec des bâtons et font la haie. La colonne repart et les prisonniers prennent une grêle de coups au passage. Le Càn Bô dit que malgré leurs efforts les soldats n'ont pas pu apaiser la population et que les prisonniers doivent en prendre leur parti.

Quand le prisonnier se sent à la limite de ses forces et qu'il n'a plus qu'un désir, celui de crever, subitement tout change. On s'arrête, on fait une toilette, un infirmier viêt minh vient passer du mercurochrome sur les plaies. Les mourants sont mis à l'ombre du mur d'une cái nhà et le Càn Bô nous dit son affection pour nous, fils du peuple de France, bernés par les impérialistes américains et les colonialistes français. La détente dure peu, juste un jour ou deux, le temps de nous faire filmer par les Russes.

En voyant des européens propres, rasés, bien vêtus, l'œil vif, nous avons brutalement conscience de notre crasse, de nos barbes pouilleuses, de nos loques, de notre mine hâve. Et l'on nous fait défiler interminablement sous les caméras. Bon gré, mal gré, nous sommes compromis et serons susceptibles de figurer sur les écrans d'une télé.

L'arrivée au Camp n° 1, épuisés, affamés, nous semble l'entrée dans un havre de grâce. Un repas chaud nous est servi, du riz avec de la graisse de porc. Deux ou même trois cai bat (2) par personne, alors que sur la route nous n'avions qu'une cai bat tous les 20 kilomètres, de riz à l'eau sans sel et sans aucun assaisonnement. En six semaines, nous avions eu, outre le riz, une demi-banane par personne et deux têtes de petits poissons séchés de la taille d'une sardine, le corps ayant été mangé par les Bô Doi (soldats de garde). Ce premier repas au camp nous semble meilleur qu'une table à la Tour d'Argent. Dès le lendemain commence l'éducation politique: « Vous êtes ici pour une période indéterminée, pour vous rééduquer par le travail. Vous allez vivre la vie de ceux que vous avez opprimés, vous souffrirez comme eux et vous le comprendrez alors. Nous vous guiderons dans votre recherche de la vérité et nous espérons que vous y parviendrez. Alors nous vous libérerons, quand vous aurez dépouillé le vieil homme et abandonné vos préjugés colonialistes et capitalistes! ». Ceci se passait le 21 juin 1954.

La mise en condition physique est achevée. Nous sommes amaigris, affamés, dépouillés de tout, nous sommes coupés du monde depuis six semaines, nous n'avons plus rien que notre fatigue et notre faim, nos membres douloureux et notre misère.

La faim a émoussé notre sens critique. La fatigue et la lassitude nous empêchent de raisonner clairement. Notre ennui nous pousse à chercher malgré tout une lueur d'espoir, quelque chose qui nous rattache au monde que nous avons connu.

Les Càn Bô viennent nous voir, s'enquérir de notre installation, amicalement, et nous répéter leur sympathie. « Nous ne voulons pas vous faire devenir communiste de force! Mais nous savons qu'on vous a menti, qu'on vous a trompés et nous voulons seulement vous montrer la vérité sur ce qu'on vous a dit. Nous voulons vous faire connaître le fond des choses et vous parler de certains problèmes que vous ignorez. Nous n'avons pas de haine pour vous, parce que vous êtes les fils du peuple de France, parce qu'on vous a entraînés à votre insu dans une guerre de profits capitalistes en vous cachant soigneusement ses vrais buts! ». Et l'on nous donne des nouvelles des événements survenus

depuis notre capture, revues et corrigées à la sauce communiste, bien sûr, mais des nouvelles quand même. On écoute d'un cœur serré les nouvelles politiques, la conférence de Genève que les Américains torpillent pour continuer cette guerre injuste d'oppression capitaliste au Viêt Nam. Puis on nous parle du sport, de l'industrie, d'un peu tout. Les plus hostiles écoutent. Enfin, on nous prête des journaux et revues communistes: « L'Humanité » sur papier avion (très apprécié, surtout pour faire des feuilles de cigarettes), « La Chine Nouvelle », « La Bulgarie Nouvelle », « La Roumanie Nouvelle », belles revues sur papier glacé, avec des photos et des dessins d'appareils de terrassement, de matériel technique varié. Bien sûr, au début, personne ne lit les articles de fond politique, mais peu à peu, comme on n'a rien d'autre à lire, on y jette un coup d'œil, puis on en arrive à lire tout l'article. Le poison s'insinue lentement, le grain est semé; tôt ou tard, il germera.

La vie du camp se déroule monotone. Le matin: réveil au petit jour; au coup de gong, l'appel, on compte les vivants et les morts, ce qui doit faire le total de la veille et on reprend l'effectif des vivants pour le lendemain. Les morts sont enterrés, première corvée du matin et rappel que nous sommes entre les mains de nos guides bienveillants. Corvée de bois: il faut aller à 4 ou 5 kilomètres faire avec ses mains nues des fagots, les rapporter aux cuisines et fournir le bois des cuisines de la garde. Ensuite le repas de midi: deux cai bát de riz bouilli à l'eau, un jour sur deux une demi-cuillerée à café de sel. Parfois, pour une quelconque fête communiste, le chef de camp nous donne de la viande: 8 kg pour 400 hommes, ou des vesses, ces petites lentilles pour les moineaux: 5 kg pour 400 hommes. Cela fait une cuillerée à soupe d'assaisonnement pour manger notre riz. Et quand nous avons fini notre repas et que nous allons nous allonger sur nos bat-flanc, les Càn Bô arrivent pour converser avec nous, amicalement, pour nous éclairer et nous aider à évoluer vers la vérité. Le jeu consiste à nous montrer que les anti-marxistes notoires ont abondé dans le sens des Viêt Minh.

La principale méthode employée utilise des citations qui, tirées hors du contexte, peuvent avoir un double sens, telle la parole du Maréchal de Lattre:

« En Indochine, les Français ont tout transféré, même leur chemise ». On brode sur cela et on y trouve un sens communiste. On essaie d'exciter l'intérêt de chacun en lui parlant d'un problème qui éveille sa curiosité. À celui-là, on parlera des inconvénients du pool charbon-acier parce qu'il est lorrain, à cet autre, des réalisations textiles dans des pays satellites parce qu'il est du Nord. Un Viêt m'a donné à lire un article sur le traitement du cancer par les Soviétiques. Le reste de la revue traitait des injustices sociales, de la lutte des populations coloniales sous-développées pour accéder à l'indépendance. C'était une revue de 1948 ou 1949, je crois, intitulée « Le médecin français ». Je ne l'avais jamais lue alors, je ne l'ai jamais relue depuis et ce fut la seule fois que j'eus un article médical entre les mains durant ma captivité. Puis on nous parla du marasme économique provoqué par la mainmise américaine sur la production française qui périclite pour que restent les débouchés à la production américaine. On nous parla de la misère qui règne en France, citant les statistiques de l'ONU à l'appui: « La consommation de riz en France ne dépasse pas 6 kg par personne et par an. Vous voyez que c'est vraiment peu et l'ouvrier français en est réduit à prostituer sa femme et sa fille aux soldats américains pour avoir un peu de riz pour se nourrir ».

Cela peut faire sourire, ici, mais les Càn Bô disent cela avec conviction car ils sont convaincus de la véracité de leurs dires. Et nous-mêmes qui savons ou croyons savoir que les Français mangent plutôt des beefsteak-frites que du riz, nous n'arrivons même plus à discuter ces choses, car nous ne savons plus où nous en sommes. Nous en arrivons à douter de nos souvenirs.

Nous sommes mûrs pour le catéchisme.

La catéchisation

La seconde phase du programme commence. On nous répète les slogans simples jusqu'à satiété: « impérialistes américains », « colonialistes français », « capitalistes internationaux-fauteurs de guerre », « valets de l'impérialisme américain-fantoche Bao Daï », « sales traîtres au Viêt Nam », « CEFEO-victimes du colonialisme, instruments

aveugles aux mains de chefs corrompus ». On nous fait des distinguos subtils: le peuple de France est composé de braves gens, alors que son gouvernement est truqué, valet de l'impérialisme américain; les fils de France sont victimes de la rapacité des colonialistes qui les envoient mourir pour défendre leurs biens amassés dans la sueur des peuples coloniaux opprimés.

Après un certain temps de ce régime de répétition continuelle dans les termes, on arrive à avoir des réflexes conditionnés. Ces méthodes sont employées dans le commerce capitaliste, du reste. Vous connaissez tous « Dents blanches... haleine fraîche... ». La réponse nous vient automatiquement. Comme le chien de Pavlov (encore un Russe) qui entendait une sonnerie avant d'avoir sa viande et qui à la fin se mettait à saliver en entendant la sonnerie, on associe automatiquement « impérialiste » à « américain », « capitaliste » à « fauteur de guerre », « rat » à « visqueux », « vipère » à « lubrique », « fantoche » à « Bao Daï », « CEFEO » à « instrument aveugle du colonialisme », « officiers prisonniers » à « fils du peuple de France bernés par des dirigeants avides », « clémence » à « Président Hô Chi Minh », « grande sœur » à « Union soviétique ».

Cela peut sembler enfantin. Mais le catéchisme ou la table de multiplication, à force de l'entendre dire et de devoir répéter constamment, cela surgit automatiquement à l'esprit. Et constamment le Càn Bô remet cela sur le tapis. Puis on nous dit « Avez-vous compris? ». Si on répond non, le Càn Bô recommence jusqu'au moment où, de guerre lasse, on dit qu'on a compris. Alors le Càn Bô demande qu'on lui explique ce qu'on a compris. Le but de la manœuvre est de faire sortir de nos lèvres ses slogans et ses arguties. Celui qui récite mal se voit infliger une nouvelle répétition de la leçon. Quant à celui qui récite bien on le félicite et on lui demande s'il y croit. S'il dit non, on recommence à lui expliquer les choses. Il arrive un moment où, au moins sur un point de détail quelconque, on doit être d'accord avec le Càn Bô, par exemple sur le bas salaire d'un manœuvre sans spécialité de telle ou telle branche prospère de l'industrie. Forcément, fatalement, un jour ou l'autre, on est bien obligé de convenir que sur un point particulier le Càn Bô

a raison. Le piège a fonctionné. On ne peut plus reculer, on ne peut plus refuser en bloc toute son argumentation et, progressivement, il faut admettre certains faits, qui, pris isolément, n'ont aucune signification particulière, mais que le Càn Bô rassemble en un faisceau pour s'écrier d'un air ravi que vous avez enfin trouvé le chemin de la vérité. Et il va vous conduire dans le chemin de la vérité, vers la lumière, la vraie lumière, celle qui luit à la porte du Paradis soviétique. Mais le chemin est long à parcourir, et vos défaillances seront nombreuses; il vous reste des bribes de capitalisme dans l'esprit, et le Càn Bô va vous aider à vous en débarrasser. Il va falloir faire son auto-critique, faire toute la lumière sur ses fautes passées, les confier aux autres pour manifester son repentir et pour que les autres, connaissant vos erreurs, vous aident à n'y pas retomber. Il faut faire un effort pour réparer le mal qu'on a fait, pour aider les autres camarades dans leur recherche de la vérité et pour prévenir les rechutes dans l'erreur.

La compromission

La troisième partie du programme commence alors. Il faut amener le sujet à se compromettre. Il faut aussi supprimer sa conscience individuelle pour la remplacer par une conscience collective, celle du groupe.

Une fois que l'on a admis, de guerre lasse, qu'il y a du vrai dans les exposés du Càn Bô, celui-ci vous demande de prouver votre sincérité en reconnaissant publiquement vos erreurs. Il vous aide, du reste, dans la recherche de vos fautes, en vous suggérant celles dont il faudra vous accuser en public. Cette confession, cette auto-critique est le point essentiel de la compromission où il veut vous amener. Il faut que de son plein gré le prisonnier s'accuse de crimes variés commis par lui dans son aveuglement. Le Càn Bô insiste pour que vous vous accusiez publiquement, car dit-il, c'est la seule manière de vous corriger. Si les autres connaissent vos erreurs, ils peuvent vous aider à vous en corriger; vous n'êtes plus seul à lutter, tous vous aident. Car vous retombez dans vos erreurs si les autres ne vous soutiennent pas dans le droit chemin.

On commence par vous demander des choses minimes comme de signer

un appel pour la paix ou tout autre document anodin que vous pouvez difficilement refuser de signer en l'accusant de partialité! Une lettre de remerciement au Président Hô Chi Minh pour avoir libéré Geneviève de Galard, rédigée en termes très ordinaires, sans considérations politiques. Une fois que vous avez signé, le second piège est refermé. Vous ne pourrez plus refuser de signer autre chose en invoquant qu'un officier ne peut pas signer de lettre collective sans autorisation de ses chefs, en particulier un document destiné à l'usage externe. Vous vous êtes compromis en signant la lettre de remerciement et du coup, refuser de signer autre chose serait faire preuve d'un retour en arrière dans les errements de l'impérialisme américain et du colonialisme français. Votre critique n'était pas sincère.

La discipline se relâche un peu; la nourriture s'améliore; on nous donne du poulet (1 kilog de poulet vivant pour 50 personnes par semaine) alors qu'avant il n'y avait que le riz. Les corvées sont moins longues.

Brusquement on annonce qu'une évasion s'est produite dans un autre camp, que le prisonnier évadé s'est conduit comme un valet du colonialisme, qu'il a volé les paysans, violenté les femmes, et que nous sommes complices de ces méfaits par notre passivité qui l'y a encouragé, que nous n'avons pas mis en application les trois conseils du Président Hô Chi Minh, aux prisonniers: « Conservez votre santé – soyez disciplinés – rééduquez vous par le travail ». C'est notre mauvais exemple qui a incité ce prisonnier à s'évader parce que nous n'avons pas été assez vigilants, que nous n'avons pas donné assez de preuves de notre nouvel état d'esprit, que nous n'avons pas donné le bon exemple... La discipline se fait plus dure, les fouilles plus sévères et plus fréquentes. La nourriture baisse de qualité et de quantité; les trop rares médicaments disparaissent de la cabane baptisée « infirmerie »...

Pas besoin de frapper ou de fusiller, pas besoin de four crématoire pour que la mortalité augmente. Sur ces hommes anémiés, la plupart blessés ou convalescents, qui ont la dysenterie, le paludisme, le béri-béri, des parasitoses variées, le moindre effort supplémentaire est fatal pour ceux qui étaient en équilibre précaire entre la vie et la mort. On meurt de façon discrète d'ailleurs dans ces camps. Un jour, un pri-

sonnier ne va pas à la corvée, car il est trop fatigué. Il n'aura pas à manger car les Viêt Minh ne donnent de nourriture qu'à ceux qui ont effectué les corvées. À moins qu'un camarade vigoureux, s'il y en a encore, fasse double travail pour lui procurer sa ration. C'est dur, voir impossible, bien que certains l'ont fait dans quelques cas pour soulager un camarade. De toute façon, le prisonnier est probablement trop fatigué pour avoir faim. Il a envie de dormir. Il reste étendu sur son bat-flanc, se lève tout juste pour l'appel. Au bout d'un jour ou deux, il ne se lève même plus pour aller boire l'eau bouillie ou nagent quelques feuilles de goyave ou de citronnier que les Viêts nomment pompeusement du « thé ». Dans la nuit une tornade refroidit l'air. Le prisonnier se lève, va aux feuillées, revient trempé, se recouche et s'endort. Au petit matin, il y a une mare sous lui et ses yeux sont vitreux. En général, il meurt au moment de l'appel du matin, sans bruit, comme une lampe qui s'éteint après avoir vacillé. On l'emporte au rassemblement pour qu'il y ait le compte. On va l'enterrer ensuite, sans bruit. On réduit l'effectif du groupe d'une unité et on recommence le travail.

Tout le monde doit aller au rassemblement, même les mourants. Du reste les Bô Doï éjectent à coup de rotin ceux qui ne sont pas levés. C'est pourquoi on porte ses mourants et ses morts à l'appel du matin.

Appel très simple. Pas de noms, pas de matricules. Le Bô Doï compte les têtes comme pour un troupeau d'oies. Quant aux morts, on les enterre où on peut, ça et là autour du camp. Pas de croix, bien sûr, et après deux ou trois pluies, il ne reste pas grand' chose de la petite surélévation de terre sur laquelle l'herbe à paillottes recommence à pousser. Juste une tige de bambou fendue avec le nom et la date du décès écrits au crayon d'aniline prêté par le chef de camp pour la circonstance.

Le camp est perdu dans la jungle. Inutile de nous entourer de barbelés, nous sommes prisonniers de la couleur de notre peau. Impossible de passer inaperçu au milieu des Jaunes que nous dépassons d'une tête en moyenne, et comme il y a des primes pour ceux qui capturent un prisonnier évadé et que d'autre part il y a la peine de mort pour celui qui les cache ou seulement ne les dénonce pas, il est très difficile de

tenter l'évasion. À ma connaissance, personne ne s'est évadé du camp n° 1 pour rentrer dans les lignes françaises. Seuls sont revenus ceux que les Viêts ont libérés. La seule chance d'être libéré, c'est d'avoir changé d'opinion politique. Pour cela, il faut se compromettre. Certains, du reste, se sont pris à leur jeu et se posent des questions. Quelques-uns ont été invités à quitter l'Armée après leur libération; d'autres l'ont fait d'eux-mêmes (3).

Souvent les séances d'auto-critique furent bouffonnes; jeu dangereux, car les Viêts recourent nos déclarations. Je me souviens d'un camarade qui s'accusa d'avoir vécu comme un nabab rue de Ménilmontant, tandis que les ouvriers de son père s'entassaient dans les masures de la rue Marbeuf ou de la rue Georges V. Il convoquait les pures filles de ces ouvriers dans son palais de la rue de Ménilmontant, et les livrait à des orgies pour ensuite les renvoyer dans les taudis de la rue Georges V. Il promit solennellement de donner à son retour son logis luxueux de la rue de Ménilmontant aux ouvriers de son père et de s'installer dans une masure de la rue Georges V ou de la rue Marbeuf.

Nous nous élevâmes contre l'abus que nous faisaient subir les capitalistes, à l'occasion d'une discussion sur la neige où un camarade soutint à un Càn Bô que les capitalistes lui avaient fait croire que la neige était noire. Le Càn Bô apporta des photos de neige pour le détromper.

Il fallait insister sur les horreurs systématiques ordonnées par le Haut Commandement du CEFEO. Sur l'ordre de ses chefs, aurait avoué un officier, il aurait défloré et rendu mères dix-neuf jeunes filles vietnamiennes dans un village au cours d'une nuit d'orgie! Le nom de cet officier ne nous fut pas communiqué. Je le regrette, car entre hommes, je lui aurais demandé la recette...

Dans certains camps, les choses tournèrent au tragique. Au Thanh Hoa, dans quelques camps où il y avait des officiers avec la troupe, ceux-ci furent jugés et condamnés parfois à mort par leurs anciens soldats pour des crimes imaginaires que les Viêts leur faisaient avouer. L'épuisement, la fatigue, la lassitude aidant, certains reconnurent des crimes dont ils n'étaient pas coupables. D'autres furent accusés de crimes faux par leurs hommes qui voulaient se faire bien voir de leurs

geôliers. Certains furent fusillés, d'autres enfermés dans une étable avec un buffle, pieds et poings liés. Rares furent ceux qui en réchappèrent sans fractures multiples qui guérirent tant bien que mal ou qui les achevèrent... Pas de nourriture, rien que l'eau que laissait le buffle, une eau pourrie. Etant attaché, impossible de faire ses besoins sans se souiller. La moindre écorchure s'infectait, les mains trop serrées devenaient bleues et insensibles. Il faudra plusieurs jours ensuite pour retrouver leur fonctionnement normal quand on sera relâché.

Enfin, pour détruire toute velléité d'indépendance, les Càn Bô nous traitaient non pas comme des individus, mais comme des éléments d'un groupe, ce qui force à une conscience collective. La technique la plus simple et la plus terrible consiste à faire retomber sur tout le groupe la faute d'un seul.

Au moment où la malaria et la dysenterie faisaient leurs ravages les plus terribles dans nos rangs, le Càn Bô nous réunit et nous tint à peu près ce langage:

« Messieurs les ex-officiers du CEFEO, vous avez commis les pires atrocités au Viêt Nam. Vous avez pillé, tué, volé, assassiné, violé, incendié, détruit. Vous ne mériteriez aucune pitié si vous n'étiez pas les fils du peuple de France, instruments des Américains. Vous avez été jetés dans cette guerre colonialiste, cette guerre injuste d'oppression contre le peuple du Viêt Nam qui ne veut que vivre en paix avec vous dans la démocratie. Bien que le Président Hô Chi Minh n'ignore rien de vos exactions, dans sa grande clémence, bien qu'il ne reconnaisse pas la Croix Rouge capitaliste, il n'a voulu voir en vous que les fils du peuple de France odieusement trompés. Il nous a chargés de vous faire connaître la vérité. Et sa politique de clémence n'est pas un vain mot, puisqu'il vient de vous accorder des médicaments pris sur les stocks de guerre de l'armée démocratique populaire du Viêt Nam qui ne veut que la paix, mais une paix vigilante. Ces stocks sont constitués par un butin de guerre que les avions du colonialisme français ont parachuté après la défaite que nos vaillants fils du peuple vous ont infligée à Diên Biên Phu, à vous les mercenaires de l'armée d'oppression des valets de l'impérialisme américain; cette guerre était perdue d'avance parce que c'était une sale

guerre sans espoir, tandis que notre combat était un combat de libération pour la paix. Mais vous avez reconnu vos erreurs passées. Vous êtes de nouveaux hommes, de vrais fils du peuple de France et le Président a décidé de vous montrer sa clémence. Il n'en aurait pas pour des colonialistes enragés, valets de l'impérialisme américain, mais pour vous, bien sûr, c'est différent puisque vous avez reconnu vos erreurs passées.

Un infirmier va partir à Tuyên Quang chercher ces médicaments que vous accorde notre Président dans sa grande clémence. Allez-vous laisser cet infirmier partir les mains vides chercher ces médicaments dont l'armée démocratique du Viêt Nam se prive pour vous? Je suis sûr que non. Je suis sûr que vous voudrez manifester bien haut votre reconnaissance et montrer à notre Président que vous êtes dignes de sa clémence par les efforts que vous avez faits pour évoluer. C'est pourquoi je propose que nous rédigeons tous ensemble un manifeste pour la paix, pour la fin de la sale guerre au Viêt Nam, pour la libération des prisonniers de guerre, la libération d'Henri Martin, l'abolition de la CED, instrument d'asservissement des peuples d'Europe au profit des Américains fauteurs de guerre. Je suis certain que tous vous allez rédiger dans l'accord le plus complet ce manifeste et que vous le signerez tous, car vous êtes les fils du peuple de France auxquels le Président Hô Chi Minh fait confiance et pour lesquels il fait preuve de clémence. Seuls les indécrottables valets de l'impérialisme américain et du colonialisme français refuseraient de signer ce manifeste. Il n'y en a pas parmi vous, heureusement, car pour ceux-là la politique de clémence ne jouerait pas... ».

Que doit-on faire alors?

Refuser de signer? Oui bien sûr, mais ce n'est pas sa propre responsabilité qui est en jeu. C'est la vie du camarade cloué sur son bat-flanc par la malaria et qu'un peu de nivaquine remettrait sur pied; c'est celle de votre voisin dont le cœur flanche à cause du béri-béri et auquel il ne faut qu'un peu de bévitine pour ne pas mourir; c'est celle de votre camarade d'en face qui se vide de dysenterie et auquel il faudrait un peu de ganidan pour survivre... Quel est celui qui ne se sent pas responsable de la mort d'un camarade s'il refuse de signer et si les médicaments n'arrivent pas parce qu'il y manque sa signature?

Et combien ont payé de leur vie le fait que d'autres n'avaient pas voulu signer les manifestes rédigés par le Càn Bô.

C'est une question de conscience personnelle à laquelle aucune de nos Ecoles Militaires ne nous avait préparés. Il a fallu chercher nous-mêmes notre solution pour résoudre ce dilemme: signer et voir un camarade vivre, ou ne pas signer et le voir mourir.

Dans tous les cas, il faut beaucoup de courage pour choisir. Je citerai en terminant les dernières paroles du Capitaine Cazaux. Cet officier refusa toujours toute compromission de quelque ordre qu'elle soit. Les Viêts lui firent toutes sortes de brimades. Malgré sa dysenterie, les coups reçus, il allait avec les autres, pieds nus chercher 30 kilogs de riz sur les chemins de montagne, sous le soleil dévorant ou sous les pluies diluviennes, miné par la dysenterie et le paludisme, sans jamais céder. On le mit en prison avec un buffle, ligoté, ne buvant que de l'eau pourrie mélangée avec des excréments du buffle, ne pouvant se soulager sans se souiller puisqu'il était attaché, sans

nourriture, couvert de vermine et de poux. Il ne voulut pas céder. Il sortit de l'épreuve à demi-mourant et nous fut rendu brisé mais indompté. Son état devint si grave que le chef de camp lui accorda de la viande, du lait condensé et des sardines; mais comme tous ceux qui étaient mis à ce régime, il n'eut pas le temps d'en profiter car son agonie commença. C'est alors qu'il dit à ses camarades: « Je vais mourir, mais je suis content car je n'ai jamais cédé aux Viêts. J'en crève. Ne faites pas comme moi, sinon vous mourrez tous les uns après les autres et ce serait une victoire pour les Viêts. Il faut que vous surviviez. Faites tout ce que vous pourrez pour cela. Vous êtes officiers et vous êtes assez grands pour savoir ce que vous pouvez faire et ce que vous ne pouvez pas! ».

Un dernier mot encore. On peut penser ce qu'on voudra des Viêts, mais quand l'Intendant du camp fit son autocritique, s'accusant d'avoir volé les rations des prisonniers, et qu'il demanda d'être remis simple Bô Doï, et que nous le vîmes, fusil à la bretelle, venir nous escorter dans les corvées, quand on sait ce que représente pour un Jaune de perdre la face, on ne peut pas rire, car ces gens-là ont la foi en ce qu'ils font.

Personnellement, cela me fait frémir.

Médecin-Colonel Jean-Louis Roudy

(1) Cái nhà: la maison

(2) Cái bát: le bol

(3) NDLR – Avec machiavélisme, le Viêt Minh organisa la libération de quelques officiers anti-communistes dont le nom était connu, afin de les rendre suspects aux yeux de leurs camarades.

Dons aux œuvres

La loi de finances du 30 décembre 1999 et la loi du 1^{er} août 2003 relative aux associations d'intérêt général ouvrent aux versements reçus par celles-ci vocation à une réduction d'impôt.

La loi de programmation pour la cohésion sociale, article 127, du 18 janvier 2005 porte cette réduction à 66 % du montant des versements dans la limite de 20 % du revenu imposable.

L'instruction ministérielle du 4 octobre 1999 assimile les cotisations et certains abonnements aux dons éligibles à la réduction d'impôt.

L'arrêté ministériel du 25 octobre 2000 définit le modèle du reçu à délivrer par les associations aux donateurs.

L'ANAI s'est dotée du programme informatique nécessaire à l'émission de ce reçu par le siège.

LA LUNE ORPHELINE

HÉ, GHE, GHE ! VIENS MANGER, MON PETIT...

Les yeux mi-clos tournés vers les buissons de la colline, le vieux Nhat tambourinait, avec une cuillère grossièrement taillée dans des débris d'avion, sur un bol en fer rouillé fabriqué en Chine.

Comme un souffle de vent qui creuse un sillon dans la végétation d'herbe à paille, une longue traînée foncée dessinait sur le flanc de la colline, baignée dans la lumière dorée du soleil couchant, des arabesques délicates, douces comme la jeunesse et fraîches comme une source.

À l'approche du vieillard, cette traînée s'arrêta net ; un grand chien aux poils jaunâtres avait foncé jusque-là, un gros rat sauvage dans la gueule. D'un mouvement vif, la bête posa ses pattes de devant sur les cuisses du vieillard, leva vers lui un regard triomphant, sa queue pleine de cicatrices toute frétilleuse de joie. Le vieux Nhat rit, découvrant une bouche édentée. De la main, il tapota la tête du chien :

- À ! Tu t'es bien débrouillé mon petit Ghe ! Sinon je t'aurais... Je t'aurais renvoyé... au village.

À peine avait-il prononcé le mot « village » que le vieillard retint sa langue. Comme si elle l'eût brûlé. Il avait brandi le mot « village » pour intimider son chien. Mais l'animal en avait-il vraiment peur ? On n'en savait rien. Quant au vieillard, le village l'effrayait bien plus que les avions. Sa peur exacerbée des avions était notoire dans toute la contrée. Autrefois, son père, riche, l'avait beaucoup gâté, ce qui l'avait rendu poltron et lui avait valu le sobriquet de Nhat ; depuis des lustres, plus aucun villageois ne l'appelait par son vrai prénom.

Le visage du vieux Nhat s'assombrit. Nonchalamment, il prit le rat charnu dans la gueule de Ghe pour le faire cuire. Mais, avant de disparaître dans la hutte, il jeta à la dérobée un regard sur la rangée de maisons basses situées au loin, près de la route nationale sinueuse, défoncée par les bombardements.

C'était son village. Le village et l'homme ressemblaient à deux amoureux séparés. À jamais. Car un jour, les villageois avaient planté une branche

verte à l'entrée de la ruelle et brûlé un vieux balai afin de conjurer le mauvais sort attaché au vieillard, en scandant : « Va-t'en ! » Ce village, cette parcelle de terre, était la dernière demeure de ses parents. Sur leurs tombes, il avait planté deux pieds d'œillet d'Inde. Sa femme et son fils de dix-sept ans y reposaient aussi. Lorsqu'on avait retiré les deux corps enfouis sous la masse des décombres, un caillou s'était incrusté à la commissure des lèvres de sa femme, donnant l'impression qu'elle souriait d'un air étonné et interrogateur. « Pourquoi ? Pourquoi ? » Ce sourire allait le hanter toute sa vie. Pourquoi, pourquoi donc avait-elle subi une mort aussi atroce alors qu'elle prenait tranquillement le thé ? Pourquoi mourir inexorablement sous cette masse de terre noire ?

Le vieillard avait adopté Ghe au village. Ce chien avait perdu son maître, victime du dernier bombardement. Ce jour-là, l'animal s'approcha d'un pas hésitant de la maison délabrée du vieux Nhat. Il était galeux, puant et n'avait plus que la peau et les os. Égaré, il regarda avec méfiance la silhouette immobile et floue gisant à côté de la maison. Avec l'intuition propre aux chiens, Ghe fut rassuré par cette silhouette, comme lui esseulée.

Après un long moment, Ghe s'avança timidement, poussa des gémissements et se mit à lécher doucement les pieds couverts de boue de cette loque humaine. Le vieux Nhat sortit subitement de son engourdissement douloureux et toisa le chien galeux comme un objet étrange surgi de terre. Il ne retira pas les pieds. Dans le silence, la douce chaleur de la langue humide du chien atténuait sa souffrance. Il tremblait de tout son corps et commença soudain de sangloter, la tête dans les mains. Puis il se releva, se mit à marcher, titubant, se demandant s'il n'avait pas été chien dans une vie antérieure, tandis que Ghe le suivait à distance sous les pâles rayons de la lune.

Plus tard, le vieillard se dit qu'autrefois le chien et lui avaient probablement été frères, car à peine s'étaient-ils rencontrés qu'ils ne se quittaient plus.

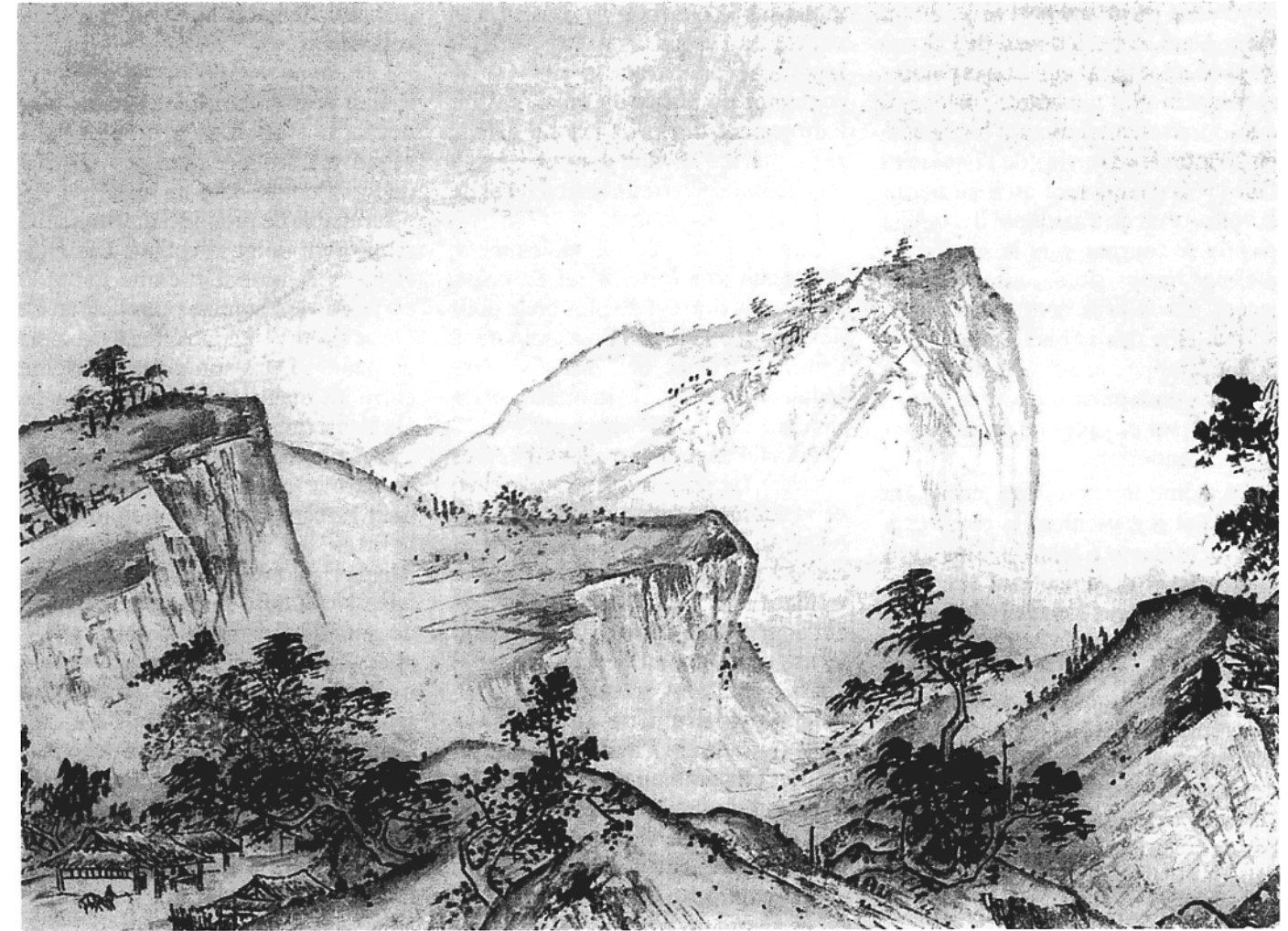
Quand Nhat avait douze ans, un

devin aux lunettes noires, portant un coffret, était passé au village. Sa mère lui avait demandé d'interpréter l'horoscope de son fils Manh (le vrai prénom du vieillard). Le mage avait ôté ses lunettes d'un air soucieux et dit, balançant doucement une jambe : « Le sort de votre fils est très étrange. Il sera malchanceux car il n'héritera rien de votre fortune. Il manquera plusieurs fois de mourir mais s'en sortira toujours indemne. Si on le broyait dans un mortier, il ne mourrait pas. On souhaite qu'il meure et il ne meurt pas. C'est vraiment étrange ! ».

Or cette prédiction se réalisa pour de bon. Un groupe de villageois passait sur un pont ; tant que le vieillard se trouvait avec eux, rien n'arriva. Il s'était à peine éloigné qu'une escadrille fondit sur eux. Les villageois furent massacrés sur le coup. Sauf lui. Une autre fois, Nhat se trouvait dans la salle de réunion du village : tout était paisible. Dès qu'il sortit, la salle fut aussitôt détruite par une roquette. La mort l'épargnait trop souvent, ce qui éveillait les soupçons des villageois. En outre, issu d'une famille aisée, on voyait même en lui un mouchard qui mettait sa conscience à l'encan. On murmurait : « A l'arrivée des avions, observez-le bien pour voir s'il ne trimbale pas avec lui l'attirail du mouchard : miroir de poche, mouchoir blanc ou torche électrique... ».

Les villageois partageaient tout, même le manioc et le thé. Si le vieillard n'avait pas été soupçonné, par solidarité, ils auraient été, à sa mort, jusqu'à démonter les portes de leurs maisons pour lui confectionner un cercueil. Mais ces villageois, patriotes sans reproche, avaient horreur de la délation et de la classe bourgeoise, qui, dans les deux cas, ne pouvaient conduire qu'à la mise en quarantaine et au risque « d'être enterré vivant par la communauté », ce qui était pire que la mort, devenue ici quotidienne.

La rumeur sur le vieillard s'était répandue rapidement. Les gens qui n'y croyaient pas en avaient tout de même la chair de poule. Personne ne voulait le voir. Si quelqu'un avait vraiment besoin d'aller chez lui, le visiteur,



crainctif, cherchait à en déguerpir le plus vite possible de peur d'être pris pour un complice.

Banni par le village, Nhat était au supplice. Il feignait d'être aussi muet que sourd pour demeurer dans son village bien-aimé. Il y serait toujours resté si le bombardement de l'école n'avait pas eu lieu. Cinq enfants étaient morts. Passant devant l'école, le vieillard et Ghe y étaient alors entrés pour porter secours aux victimes. Une femme, les cheveux défaits, les yeux injectés de sang, était penchée sur un petit corps immobile. Elle se redressa soudain et l'accabla d'injures : « Fous le camp ! Espèce de chien galeux, mouchard ». Les yeux de la femme étaient secs ; elle venait de perdre son troisième enfant.

L'homme, chancelant, avait reculé. Les paroles du devin d'antan bourdonnaient comme un essaim à ses oreilles : « Son sort est tellement étrange ! Très étrange ! On souhaite qu'il meure et il ne meurt pas ! Il ne meurt pas même si on le souhaite... ! ».

Le soir même, à la lumière blafarde de la lune, le vieillard avait préparé son sac : quelques vêtements, un piège à rat,

une machette. Il s'était dirigé vers la colline, située à l'écart du village, et y avait construit une hutte. Le chien l'avait suivi. De temps à autre, il aboyait vaguement en regardant en arrière.

Nhat, au sein du troupeau, était devenu une brebis galeuse. La brebis galeuse venait de quitter son village. Voyant la maison vide, certains ne purent s'empêcher de s'attendrir. Mais la plupart des gens poussèrent un soupir de soulagement. Nhat, le seul garçon du village, restait en relation avec le vieillard. Il raconta que la hutte du vieux Nhat n'était pas plus grande que celle des canards, et que, faute de riz, Nhat et Ghe ne mangeaient assez souvent que du manioc et des patates.

Dans son for intérieur, Nhat pensait la plupart du temps au vieil homme et aux lépreux qui vivaient dans les paillotes séparées. Un jour, sa mère lui avait conté que les lépreux n'avaient rien d'autre que des rats, des vers et des cafards pour calmer leur faim. Leurs doigts et leurs orteils finissaient par se détacher peu à peu de leurs corps et ils mouraient. Le petit en tremblait de peur. Mais la solitude des

lépreux l'effrayait plus encore. Quelques années auparavant, son père, pêcheur, était mort dans un naufrage. Lorsque l'enfant avait appris la nouvelle, il n'avait cessé de pleurer à chaudes larmes. Il imaginait le corps de son père flottant seul au large, au gré de la mer immense et cruelle. Aussi, depuis ce drame, s'était-il attaché davantage au vieux Nhat qui partageait toujours son repas avec lui et Ghe. Parfois, tout en jouant à la toupie avec ses copains, le gamin, pensant à la solitude des lépreux, gravissait la colline à toute allure pour se rendre auprès du vieillard.

Le crépuscule s'avançait doucement, enveloppant la colline d'un voile rougeâtre. L'homme, qui venait de faire cuire un rat, le savourait maintenant avec du sel pimenté et des feuilles de citron émincées. Il le découpa en trois parts, dont la plus grosse était destinée au petit Nhat. Bizarrement, le gosse n'était pas encore là, à cette heure ? La nuit, la colline est dangereuse, on peut marcher par mégarde sur un serpent. Une autre part du rat était pour Ghe. « Ghe, aujourd'hui, en récompense, tu mérites un gros mor-

ceau ». La troisième part revenait au vieux Nhat. Assis, il buvait de l'alcool en savourant le rat cuit et des patates sèches. Un peu plus tard, éméché, il oublia tout et s'étendit sur l'herbe lisse en chantant : « Du vin ! de l'ivresse et Ghe ! ». Il chanta tant qu'il en perdit la voix. Avant de s'assoupir, il n'oublia pas de se tourner vers la rangée de maisons basses, situées au loin, et de lancer des injures contre le village : « Vous êtes des idiots ! Qu'une épidémie frappe votre village ! » Son regard s'enflamma. Puis il se jeta à même le sol et, après ce repas somptueux, s'endormit.

Au même moment, son jeune ami escaladait joyeusement la colline, un filet de poissons à la main. Son corps était maculé de boue, sauf ses yeux, grands, tristes, aux longs cils de fillette. Il se rappela soudain le regard plein d'émotion du vieux Nhat chaque fois qu'il lui offrait quelque chose, fût-ce un simple morceau de patate. Puis il se souvint aussi du jour où il avait oublié de lui rendre visite : Ghe était venu au village pour le chercher, en le tirant par l'ourlet de son pantalon. Depuis lors, le petit s'estimait très important pour le vieillard et le chien.

Il montait lestement la colline, oubliant à chaque pas de se méfier des serpents. Soudain un bruit sourd de moteur se fit entendre. Le gamin dirigea son regard vers la route nationale proche du village, et aperçut un convoi de cinq camions soigneusement camouflés qui grimpaient péniblement la côte. Pourquoi portaient-ils si tôt ! Il ne faisait pas encore nuit... Le petit s'était à peine posé la question qu'un bruit strident envahit brusquement le ciel : trois avions à réaction ennemis avaient surgi de nulle part. Les camions s'arrêtèrent net et restèrent immobiles comme des buissons. Après une légère détonation, des fusées éclairantes répandirent une lumière vive et éblouissante, qui illumina le ciel voilé du crépuscule et se fit menaçante. Une aiguille aurait été visible, a fortiori la file des véhicules.

Nha tremblait très fort, bien qu'il fût sur la colline, très loin des camions. Il pensa à sa mère et à sa petite sœur au village. Cette fois, la destruction n'épargnerait pas celui-ci. Par négligence quelqu'un avait probablement donné l'ordre au convoi de partir trop tôt. Les avions de chasse se mirent à tourner. Soudain l'un d'entre eux

piqua sur le convoi puis repartit à la vitesse de l'éclair. Peut-être s'était-il rapproché pour voir la cible et se contenter du plaisir du milan devant l'affolement des poussins. Le gamin, recroquevillé, se tapit dans un creux à mi-chemin de la route nationale et de la hutte du vieux Nhat.

Une roquette éclata violemment, dégageant une forte odeur de brûlé. Les avions tirèrent de plus belle pour bloquer leur cible. D'une minute à l'autre, le village de Nha allait être réduit en cendres... et sa mère... et les camions... il n'osait plus y penser.

Soudain il sentit une odeur d'herbes brûlées ; il se retourna et vit sur la cime de la colline la forme svelte du vieux Nhat se dresser majestueusement comme un génie portant le ciel. Le vieillard tenait une poignée d'herbes enflammées. Le gamin vit clairement le bras rougeâtre du vieillard mettre le feu à sa hutte. À travers le voile de flammes, la silhouette du chien aux poils jaunâtres s'agitait, mordant l'ourlet du pantalon du vieillard pour le tirer. La hutte, très sèche, prit feu rapidement, avec violence. L'homme, la tête serrée dans les mains, dégringola la colline.

Les avions quittèrent d'emblée leur première cible, foncèrent sur les flammes et y déversèrent toutes leurs bombes. N'attendant que cette occasion, les camions se hâtèrent de repartir. Le dernier, dont le capot avait été légèrement touché par un fragment de bombe, avançait en cahotant.

Nha avait l'impression d'être devenu presque sourd. Des éclats de bombes jaillissaient de toutes parts. Mais aucun d'entre eux ne le toucha dans la ravine où il s'était abrité. Le calme revint au bout de trente minutes. Un petit feu consumait encore les derniers brins d'herbes de la hutte. L'enfant, sanglotant, se précipita vers le sommet de la colline en trébuchant à plusieurs reprises, et s'écria « Monsieur Nhat ».

L'homme se trouvait à trente mètres. Un éclat l'avait touché et il avait succombé à ses blessures, les deux mains sur la tête. De son vivant, il redoutait plus le vacarme des avions que le bruit des bombes.

À ses côtés, Ghe se traînait désespérément sur le sol. Non loin de là, un serpent à lunettes, l'air craintif, avait perdu son agressivité naturelle. Le regard du chien allait du corps de son maître à la lune pâle qui émergeait déjà à l'horizon. De temps à autre, il

poussait de longs hurlements mélancoliques.

Le petit ne se rappela plus comment il était rentré chez lui. Sa mère était devant la maison, sa sœur était saine et sauve. Le village avait peu souffert du feu. Comme dans un rêve.

Incapable de prononcer un mot, Nha montra du doigt la colline. Les miliciens s'y rendirent et emportèrent le corps du vieil homme pour l'inhumer. On se disait : « Le mouchard est mort de peur ». Dans son cercueil, la tête entre les mains, le cou était rétracté. On l'enterra au pied de la colline.

Deux mois plus tard, le conducteur du dernier camion vint au village du petit garçon pour présenter aux journalistes les lieux de son exploit héroïque : il avait réussi miraculeusement à conduire son véhicule, bourré de munitions, sous les bombes ennemies. On avait donc rédigé pour lui, le paysan naïf, un compte rendu d'un style épique et pompeux qu'il déclama à plusieurs reprises devant les villageois en respectant les intonations qu'on lui avait indiquées. Perplexe, il se demandait « Pourquoi donc tout cela ? », mais il n'osait pas l'avouer. D'ailleurs il trouvait que c'était bon d'être un héros, si ce n'est qu'il devait répondre presque constamment aux questions qu'on lui posait, et donc se remémorer sans cesse le discours imposé.

L'enfant avait toujours cherché à convaincre les villageois que c'était le vieux Nhat qui avait incendié sa hutte pour sauver le village et les camions. En vain. La plupart des gens rabâchaient, en lui caressant la tête : « Qu'en sais-tu ? Gamin ! ».

Nha et Ghe regardaient souvent la lune. La lune du vieillard et de Ghe était la lune orpheline.

La nuit, le gamin rêvait qu'il était avocat, vêtu d'une toge noire, de retour d'un pays étranger. Il rassemblait tous les villageois pour aller se prosterner devant la tombe du vieux Nhat. Le rêve était si réel qu'au réveil il trouvait, sur ses genoux barbouillés de terre, des traces d'herbes séchées.

Vo Thi Hao
« *L'appel du São* »
(Éditions de l'Association des Écrivains – Hanoï 2006)

Traduction des prénoms :
Nhat : Peureux, Manh : fort, Nha : délicat,
Ghe : horrible

BIBLIOGRAPHIE

Jean-Marc CLAISSE – Rêves d'Indochine, Jean Chaine 1924-1948 – Chez l'auteur, 23 rue de Cuques, le Capri, 13100 Aix en Provence, 2010 – 20 euros.

Très beau livre par sa présentation matérielle (typographie, papier, 25 cm x 17 cm x 2 cm), par sa conception (échange de lettres entre un jeune homme et sa famille) et par les valeurs (morales, patriotiques, psychologiques) affirmées sans forfanterie. Le lecteur aimerait appartenir à cette famille.

Le Lieutenant Jean Chaine a fait ses études en Tunisie, à Cherchell et à Coëtquidan. Il participe aux campagnes d'Alsace et de Rhénanie, est blessé et cité (1944-1945). En Indochine (1947-1948) il est chef de poste en Cochinchine et chef de peloton opérationnel au Tonkin ; il est cité puis tué sur la RC4.

Il avait eu le temps d'analyser les populations rencontrées : Vietnamiens pris entre deux feux, civils français à la recherche du profit.

Alain HEURTAUD – Gendarme Didier Heurtaud mort pour la France – Chez l'auteur, 16 bis rue de Saint Coust, 63140 Châtel Guyon, 2011 – 20 euros.

La 299^e promotion d'élèves gendarmes de l'école de Montluçon porte le nom de Didier Heurtaud (1930-1959) mort à Ténès (Algérie) le 17 janvier 1959. Son frère retrace la carrière de Didier en l'incluant dans un résumé de l'histoire de France. Ainsi le séjour au Tonkin, à la 3^e Légion de Marche de la Garde Républicaine (1954-1955), donne lieu à 100 pages sur les 224 de l'ouvrage. Comparée aux séjours ultérieurs de six mois chaque année en Algérie, l'affectation en Indochine paraît presque plus stable.

Bel hommage de l'auteur à son frère.

Bernard MAGNILLAT – Les Roses de Pa Kha – Indo-Éditions, 2011.

Émouvants mémoires du Colonel Magnillat (1924-2006), préfacés par son ami le Commandant Hélie de Saint Marc.

La première partie relate son adolescence, notamment pendant la guerre de 1939-1940 et l'occupation allemande ; rappel des événements et jugements portés sur les acteurs sont très instructifs.

AVIS DE RECHERCHE

Mme Danièle FLOC'H-GENTRIC, 67 rue Amiral Ronach, 56530 Queven, recherche toute personne ayant connu son père, le Maréchal des Logis Chef Yves FLOC'H, chasseur au quartier général de Hanoï de février 1950 à décembre 1951.

Mme Jacqueline JOANNY-MAGNE, Le Bousquet, 24200 Saint-André Allas, recherche toute personne ayant connu son oncle, l'Enseigne de Vaisseau Jacques JOANNY, du Commando Ponchardier, tué le 17 avril 1946 à Khanh Van (Cochinchine).

Le Lt-Colonel Robert BOREZEE, 102 avenue Victor Hugo, 26000 Valence, recherche d'anciens camarades du Lieutenant d'Artillerie RENCUREL, prisonnier du Viêt Minh, mort lors de son transfert à Hanoï.

Viennent ensuite deux séjours consécutifs au Tonkin (1948-1954) à la tête de parachutistes indochinois. Le lecteur est saisi d'admiration devant les efforts accomplis par ces unités et les risques qu'elles prenaient, en toute conscience de l'indifférence des Français et de la lâcheté du gouvernement. Les périodes de repos dans les grandes villes permettent de se forger une opinion défavorable sur bon nombre de civils européens.

Deux séjours en Algérie (1954-1960) constituent la troisième partie. On apprend que l'auteur se trouvait dans le bureau du Général Salan à Alger le 16 janvier 1957 lorsqu'un obus de bazooka traversa la pièce et tua le Commandant Rodier assis à la place du Général. Mais sur les manifestations politiques de 1958 et de 1961 ses souvenirs sont confus ; la phrase historique de Michel Debré : « à pied, à cheval ou en voiture ! » date du 22 avril 1961 et non du 13 mai 1958 (page 261).

Pour donner à sa vie la conclusion qu'elle méritait, le Colonel Magnillat a fondé en 1994 l'association Vietnam-Espérance.

Revue « Guerre d'Algérie, Guerre d'Indochine », SOTECA, 48 boulevard Sénard, 92210 Saint-Cloud, Téléphone : 01 47 11 22 86.

Cette excellente revue vient de prendre le nom de « Combats et Opérations », notamment pour inclure les OPEX dans son champ d'étude.

Il est urgent de signaler à nos lecteurs férus d'histoire les remarquables articles parus récemment.

- Dans le numéro 24 d'août 2011 :
- l'ANAPI et le goulag viêt minh,
 - le Général Giap, tacticien et stratège.
- Dans le numéro 23 de mai 2011 :
- le Général de Lattre en Indochine (dossier de 25 pages).
- Dans le numéro 19 de mai 2010 :
- la bataille de Vinh Yen (dossier de 11 pages)
- Dans le numéro 18 de février 2010 :
- la bataille de Na San (dossier de 27 pages).
 - la guerre des postes en Indochine (dossier de 13 pages).
 - le mémorial de Fréjus.

M. Roland CALCAT, chez Mme SARRAUTE, 54 rue Puysegur, 33800 Bordeaux, recherche toute personne ayant connu l'Adjudant Armand-Sahag TCHEDOYAN, du 2^e Bataillon de Chasseurs Laotiens, mort à l'hôpital de Savannakhet en juin 1951.

M. Henri RAYMOND, 13 rue Vincent Auriol, 31120 Portet sur Garonne, recherche toute personne ayant connu Claude TRAVAILLÉ, de la Compagnie Autonome d'Écoutes et de Radiogoniométrie, à Saïgon et à Phnom Penh en 1955-1957.

M. Jacques LAJOIE, Langenelzer Strasse 23, 74838 Laudenberg-Limbach, Allemagne, recherche des anciens du 3^e Peloton de l'Escadron de Vedettes du RICM en 1952-1954.

• **Du Médecin-Colonel Yves PIRAME, 78 Côte Saint-Laurent, 82200 Moissac:**

Au moment où l'ANAI doit à son tour baisser le rideau de son siège et de son bulletin, je tiens à vous dire, ainsi qu'au bureau, ma profonde tristesse et ma gratitude pour votre action.

Mais je garde l'espérance que la mémoire de notre Indochine ne s'éteindra pas.

• **De M. et Mme Claude PRETERRE, 23 Sente Martin, rue Alcide Damboise, 76210 Bolbec:**

Admirable bulletin. Admirable lettre du Général Guy Simon, datée du 3 novembre 2011 et adressée au Président de la République à propos du Colonel Jambon.

Grand merci à Marie Lê Quan pour l'énergique éditorial du 1^{er} janvier 2012. Tant que la barque flotte, elle flotte, même si elle prend l'eau.

• **De M. Tiao PHOUANGSAVATH, 23 rue Charles Fourier, 75013 Paris:**

Pour témoigner notre profonde reconnaissance et gratitude au Colonel Jambon qui a sacrifié sa vie pour la cause de la liberté au Laos, nous avons décidé d'organiser à la pagode Thammaphirom à Choisy-le-Roi, au nom de la communauté Lao de France, une cérémonie religieuse avec offrandes aux bonzes au cours de laquelle on récitera les passages pertinents du Dhamma pour le repos de son âme éternelle.

• **Du Commandant Jean PÉRÉ, 29 rue Gaston Lameignère, 64000 Pau et de M. Claude GUIONEAU, Les Hauts du Monteil, 24170 Saint-Laurent la Vallée:**

À la suite de l'avis de recherche du Bulletin de l'ANAI du 1^{er} juillet 2011, Jacques Warryn a retrouvé Claude Lecouvreur: le premier habite Pau, le second Toulouse.

• **De Paul HUBERSON, 286 rue du Touat, 34570 Pignan:**

Je reçois notre bulletin tant attendu et déjà fort commenté dans le Languedoc, au sujet de notre devenir. Personnellement, depuis le Comité National d'Entraide, je mesure le chemin parcouru à l'ombre de vos deux képis (CNE-ANAI), lequel ne peut pas me laisser insensible et ainsi me conforte dans mon attachement à la communauté asiatique.

Les pages consacrées à la Vie Cambodgienne du célèbre Professeur Monod sont très intéressantes et les non initiés vont y découvrir la particularité khmère.

• **Du Lieutenant de Vaisseau Pierre DELFOSSE, 123 rue Jas de Callian, 83520 Roquebrune sur Argens:**

Sans doute ai-je l'œil trop critique? Mais n'aurait-il pas été plus judicieux de présenter en couverture de votre numéro 26 des militaires — même musiciens! — défilant au pas (voir l'homme de queue de la 2^e colonne). Merci pour votre future attention!

• **Du même:**

C'est avec un réel plaisir et une grande attention que j'ai lu de A à Z le numéro 28 du 1^{er} janvier (comme les précédents d'ailleurs).

J'ai pu y relever avec quelle persévérance se sont dévoués et appliqués nos prédécesseurs pour « former » un pays qui à l'époque où je l'ai connu n'était pas encore parfait, mais où j'ai passé trois années par moments difficiles, mais tellement enrichissantes.

Je souhaite que vous continuiez votre action.

Le site de l'A.N.A.I. est en service.

<http://www.anai-asso.org>

INDOCHINE A.N.A.I. : Association Nationale des Anciens et Amis de l'Indochine et du Souvenir Indochinois

France / Indochine : Histoire et Mémoire

L'A.N.A.I.	L'INDOCHINE	LE TEMPS DES MISSIONS ET DE LA CONQUETE	LE TEMPS DE LA PAIX L'OEUVRE DE LA FRANCE	LE TEMPS DE LA GUERRE	LIEUX DE MEMOIRE
------------	-------------	---	---	-----------------------	------------------

Nous lançons un appel à tous ceux qui pourraient enrichir le site en envoyant au siège (15 rue de Richelieu, 75001 Paris) des articles sur l'œuvre de la France en Indochine (santé, instruction publique, voies de communication, développement rural, etc.). Les photos jointes devront être libres de tout droit et, si elles ont été scannées, de bonne qualité. Éventuellement, les photos seront renvoyées à l'expéditeur sur demande, après utilisation.

SECTION DE L'ALLIER
Président:
M. Jean RATTINA
4, rue de la Mine
03210 NOYANT-D'ALLIER

Notre assemblée générale s'est tenue à St-Pourçain sur Sioule le 11 mars. Une minute de silence a été observée à la mémoire des morts pour la France et des membres disparus en cours d'année.

Nous avons participé aux cérémonies patriotiques dans le département, notamment le 7 mai à Noyant d'Allier en présence du Préfet et du Président du Conseil Général.

Nous avons remis le diplôme et la médaille d'honneur de l'ANAI à M. le Maire Bernard Coulon et attribué le diplôme d'honneur de l'ANAI à M. Jean-Claude Carton.

Un vin d'honneur offert par la Municipalité et un repas clôtura cette journée de retrouvailles.

SECTION DES BOUCHES-DU-RHÔNE

Président:
M. Henri GARRIC
422, avenue Jean-Paul Coste
13100 AIX-EN-PROVENCE

10 novembre: Aix en Provence. 11 h, Château de Beaurecueil. Pour le 92^e anniversaire de l'armistice de 1918, Mme Marie-Thérèse Garcia, Directrice de la Maison de Retraite des Anciens Combattants, a invité les associations du Pays d'Aix à partager un moment de recueillement avec nos anciens. Henri Garric représentait le Conseil Départemental des Anciens Combattants et Victimes de Guerre et de la Mémoire de la Nation.

11 novembre: Marseille, Aix en Provence, Vitrolles, Salon. Cérémonies commémoratives de l'armistice du 11 novembre 1918. Délégation

importante dans chaque ville et village où l'ANAI est représentée.

5 décembre: Marseille, Aix en Provence, Vitrolles, Salon. Cérémonies d'hommage aux morts pour la France pendant la guerre d'Algérie et les combats du Maroc et de Tunisie. Les membres de l'ANAI étaient nombreux auprès de leurs compagnons d'AFN.

8 décembre: Salon de Provence, La Présidente du Comité, Nadia Boucharenc, recevait ses adhérents dans les nouveaux locaux de la Maison de la vie associative autour d'une sympathique collation. Les malades et tous ceux dont les déplacements sont difficiles eurent droit à la visite de la Présidente.

14 décembre: Marseille. 10h30, Maison du Combattant. Réunion du Conseil d'Administration de la Section. 12 h, Restaurant le Ginseng, repas de cohésion des membres du Conseil d'Administration et des adhérents marseillais. 15 h, Maison du Combattant. Par une très brillante conférence Henri Garric nous a permis de revivre 1951, l'Année de Lattre, l'Année des Victoires.

12 janvier: Aix en Provence. 10 h, Cathédrale St-Sauveur, messe de Sainte-Geneviève, Patronne de la Gendarmerie. Les membres de l'ANAI étaient nombreux.

22 janvier: Aix en Provence, Les Milles. 8h30, Salle des fêtes: « Casse-croûte du Poilu », traditionnelle manifestation des anciens combattants du village. Les membres de l'ANAI étaient nombreux.

Nous avons avisé le Comité d'Accueil aux Réfugiés du Sud-Est Asiatique de la fin de notre aide, faute de ressources.

Notre Porte-Drapeau, Mohamed Gamrani est décédé. Au-delà de la peine d'avoir perdu notre Porte-Drapeau nous avons perdu un ami.

Notre voyage à Fréjus est prévu pour le jeudi 7 juin. Nous devons préparer suffisamment tôt un trajet en car qui puisse récupérer le maximum de nos amis (exemple: départ de Salon, passage par Vitrolles, puis Aix en Provence et direction Fréjus).

SECTION DE LA CORRÈZE
Président: **M. Jean JUGE**
La Faucherie
19210 LUBERSAC

Il est prévu, courant mars, la pose d'une plaque commémorative « Guerre d'Indochine », à St-Pardoux-Corbier sur le monument aux morts.

Rappel aux retardataires pour la cotisation 2012. S'ils ne sont pas à jour au prochain bulletin ils seront rayés de la liste. Le Trésorier a fait l'avance au siège.

SECTION DES FLANDRES
Président:
Colonel Jules CAMUS
114, avenue Foch
59700 MARCQ-EN-BAROEU

La fin de l'année 2011 a été endeuillée par la disparition de trois de nos adhérents, MM. Michel Millecamps, André Beaurain et Mme Christiane Leroy. Une délégation était présente à leurs funérailles.

Le 5 décembre à Lille, notre Section participait à la journée d'hommage aux morts pour la France en Algérie. Présidée par M. Dominique Bur, Préfet du Nord, en présence du Général Poch, Gouverneur militaire de Lille, cette cérémonie a été haussée par la présence d'un détachement militaire. Des allocutions furent prononcées par le Préfet ainsi que par M. Blanquart, Président départemental de l'UNC et membre de l'ANAI. Un cocktail offert par le Préfet clôtura cette céré-

monie. Notre Section était également représentée dans de nombreuses communes du Nord et du Pas de Calais. **Le 17 décembre**, en collaboration avec « Sourires du Vietnam », nous tenions un stand au marché de Noël de la ville de Marcq en Baroeul. Les bénéficiaires réalisés à cette occasion sont destinés à nos œuvres sociales au Vietnam.

Le 29 janvier, comme les années précédentes la fête du Têt organisée au foyer culturel de La Bassée a obtenu un grand succès. Plus de deux cents convives étaient présents pour fêter l'entrée dans l'année du Dragon. Outre un repas particulièrement apprécié préparé par l'inégalable M. Tran et son équipe, se déroulait sur scène un spectacle de grande qualité dont la notoriété est maintenant internationale, puisque nous avons parmi nous des amis belges. Chants et danses vietnamiens se sont succédés, y compris la danse du dragon. Nous remercions chaleureusement M. et Mme Tran, promoteurs de cette fête qui permet aux anciens d'Indochine de se retremper dans l'atmosphère d'un pays qui est resté cher à leur cœur. Nos remerciements s'adressent également à l'ensemble des personnes qui assurent bénévolement la réussite de cette fête, dont les bénéficiaires sont réservés à des actions sociales au profit des populations montagnardes de la région de Kontum.

La mission que notre Section s'est donnée, de faire ajouter les noms de nos camarades morts pour la France en Indochine sur les monuments aux morts de leur commune de naissance ou de leur domicile, s'avère plus difficile que prévu, étant donné le manque d'empressement des municipalités à satisfaire nos demandes.

Notre association nationale ayant décidé de se dissoudre à la fin de l'année, notre Section a choisi de poursuivre son œuvre à l'échelon départemental sous le sigle d'« Association Départementale des Anciens et Amis de l'Indochine des Flandres » (ADAIF). Les statuts vont être déposés à la Préfecture du Nord. Nous envisageons l'achat de matériels de reproduction qui permettront l'édition d'un bulletin trimestriel.

SECTION DE LA FRANCHE-COMTÉ
Président :
Général Michel TONNAIRE
6, impasse de Verdun
39000 LONS-LE-SAUNIER

Le 17 mars, en présence de deux députés, un sénateur, cinq généraux, deux cents personnes, soixante drapeaux, la Section a inauguré à Vesoul un monument dédié aux deux cent quarante deux enfants de Haute-Saône morts pour la France en Extrême-Orient (Indochine et Corée). La cérémonie couronne huit années de recherches, de demandes et de travaux.

SECTION D'ILLE-ET-VILAINE
Président : Commandant Jean HAMON
37, rue de la Haute Ville
35440 MONTREUIL-SUR-ILLE

Le 10 novembre, trente et un adhérents et amis de l'ANAI se sont retrouvés au restaurant « Palais de Chine », où Stéphane et Amélie, les propriétaires, tous les deux nés au Cambodge, nous ont réservé un excellent accueil plein de gentillesse asiatiques, suivi d'un repas somptueux qui a fait l'unanimité des convives. **Le 17 janvier**, une note de tristesse a ponctué notre galette des rois au Mess de la Monnaie à Rennes. En effet notre Président n'a pu le présider – sa fille Isabelle, 53 ans, est décédée d'une

tumeur au cerveau. Beaucoup d'émotion a envahi les vingt-six adhérents. Malgré la fermeture de notre siège national en fin d'année, l'ANAI d'Ille et Vilaine continuera d'exister, sur ses cotisations et ses subventions de la Ville de Rennes et du Conseil Général, tant qu'il y aura des adhérents et des adhérentes.

SECTION DES LANDES
Président : Commandant Jean-Yves DROUET
382, rue du Ruisseau
40000 MONT-DE-MARSAN

Notre Section a été endeuillée par le décès de trois fidèles adhérents, M. Jean Salaud, le 25 août à Angresse, le Lt-Colonel Maurice Assier de Pompignan, le 18 novembre à Orist, M. Hubert Griet le 23 décembre à Mont de Marsan.

Nous avons enregistré huit adhésions en 2011: M. Serge Coutac, Mme Dartiguelongue, M. Jacques Delfosse, M. Le Ngoc Loan, M. Guy Martin, M. Jean Poirier, M. le Colonel Michel Puisarnaud, M. Roger Puyo. Notre adhérent et ami, le Colonel Jean Dagouat, Président de la Section Landaise des Membres de la Légion d'Honneur vient de recevoir la cravate de commandeur de l'Ordre National du Mérite.

Nous avons eu le grand plaisir de recevoir la visite, longtemps souhaitée, de notre filleule Dong Thi Loan, étudiante à Saïgon, âgée de 19 ans, qui a réussi à obtenir son visa pour venir nous voir. **Du 14 au 25 août dernier**, elle a pu découvrir nos Landes, Biarritz et le Pays Basque, ses parrains ont fait sa connaissance au cours de deux repas organisés à Mont de Marsan et à Dax. Avant de reprendre l'avion pour le Vietnam, elle a pu visiter Paris, grâce à la famille de Roger Batot qui lui a servi de guide tout au long du séjour. Son sourire et sa gentillesse

ont enchanté tous ceux qui ont pu l'approcher.

Le 19 octobre dernier, bravant une pluie soudaine en cette période d'été indien, un groupe d'adhérents et d'amis s'est rendu à Lourdes pour une visite du sanctuaire. Profitant d'une période où les pèlerinages sont moins denses, ils ont pu tout à loisir admirer les basiliques, approcher la grotte et exprimer leur dévotion sous une bénédiction généreuse tombée du ciel.

SECTION DU LANGUEDOC
Président :
Colonel André GEYRES
164, rue Emile Gaboriau
34070 MONTPELLIER

Nous déplorons le décès de Paul Brégowy. Il fut pendant de nombreuses années le président actif et courageux de la Section de Sète.

Ont rejoint nos effectifs MM. Drancourt de St-Aunes et Giarmoleo de Montpellier. **Le samedi 15 octobre**, s'est déroulée notre assemblée générale à St-Jean de Védas, en présence de soixante-dix personnes. Notre Section compte cent-soixante-dix adhérents. Elle a été présente cette année lors d'une cinquantaine de cérémonies patriotiques et d'activités de prestige. Une quarantaine d'actions ont été menées dans le cadre des relations avec les communautés asiatiques. Notre parrainage se termine avec notre dernière filleule vietnamienne, K'ri, qui ne poursuit pas ses études; elle souhaite travailler et aider sa famille. **Le samedi 4 mars**, notre fête du nouvel an indochinois a été célébrée à Castelnau le Lez,

SECTION DE PARIS-HAUTS-DE-SEINE
Président : Commandant Claude SAINTE-CLAIRE DEVILLE
17, chemin des Roses
92150 SURESNES

M. Francis Auckenthaler, commandeur de la Légion

d'Honneur, ancien Vice-Président de notre section, est décédé le 19 février.

SECTION DU PAYS BASQUE
Président :
M. Roger BERTHILLOT
1, allée des Criquets
64600 ANGLET

Nous avons eu la tristesse d'accompagner à leur dernière demeure: MM. Lucien Payen, âgé de 87 ans, le 26 septembre à Anglet; Patricia Compagnon, âgé de 97 ans, le 7 décembre à Bayonne; Jean Mercadier, âgé de 97 ans, le 12 janvier à Ondres; Jean-Lucien Mulot, âgé de 94 ans, le 13 janvier à Anglet.

Nous avons participé avec notre drapeau aux cérémonies suivantes: le 9 septembre, à Anglet, à la commémoration du Réseau de Résistance Comète; le 25 septembre, à Bayonne, à l'hommage national aux Harkis et Supplétifs; le 11 novembre, à Bayonne, Anglet, Biarritz, à la commémoration de l'armistice de 1918; le 5 décembre, à Anglet, à l'hommage national aux morts pour la France en Algérie et AFN; le 28 janvier, à Bayonne, à la présentation au fanion d'élèves marins de la base navale.

M. Marcel Iribarne a été promu officier dans l'Ordre National du Mérite. La médaille d'honneur de l'ANAI a été remise à notre Présidente d'honneur Mme la Générale Renée Ansoborlo (qui a servi comme infirmière dans le Corps Expéditionnaire en Indochine) en reconnaissance de son dévouement et de ses éminents services, notamment auprès des malades. Julie Detchenique, qui a eu 80 ans le 12 mars, a reçu le diplôme d'honneur de Porte-Drapeau et l'insigne avec étoile d'argent, pour ses douze années de service.

Nous avons tenu notre assemblée générale le 8 février dans les salons du Novotel à Anglet. Le mandat de deux administrateurs, Robert Per-

rier et Aramis Dugrand, arrivé à expiration, a été prolongé exceptionnellement jusqu'au 31 décembre 2012, en attendant l'assemblée générale extraordinaire qui décidera du sort de notre Section.

Du 6 au 17 février, l'exposition de l'ONAC sur l'Indochine a été présentée aux élèves du Lycée Malraux à Biarritz.

SECTION DU PUY DE DÔME
Président :
Général Marcel FAURE
113, Boulevard Duclaux
63000 CLERMONT-FERRAND

La Section s'est réunie au VVF de Val Parent le 19 novembre pour sa traditionnelle journée de cohésion de l'automne. Elle compte toujours plus de cent adhérents mais tous n'avaient pas pu se déplacer.

Le Président a fait le compte-rendu des activités de l'Association qui participe à toutes les cérémonies et manifestations patriotiques. Il a signalé que les historiens de l'Université de Clermont s'adressaient de plus en plus souvent aux anciens de l'Indochine pour obtenir des témoignages et des renseignements précis sur les opérations qui se sont déroulées dans ce pays.

Le Colonel Gonon, fils d'un officier tué au Tonkin en 1951, a été nommé Vice-Président.

Le 2 janvier, le Président a participé à la grande réunion annuelle des autorités régionales donnée à la Préfecture à l'occasion des vœux, puis le lendemain à une deuxième réception à la Préfecture organisée en l'honneur de la Directrice de Cabinet nommée Sous-Préfète de Vichy; autant d'occasions d'échanges très cordiaux avec le Préfet de Région.

Le 7 janvier, à Chamalières, le Président et une délégation de la Section ont participé à l'inauguration par le Député-Maire Louis Giscard d'Estaing d'une exposition de photos présentées par la Flotille d'hélicoptères 36 F de l'Aéronavale, unité qui est jumelée avec la ville de Chamalières.

Le 12 janvier, le Vice-Président Gonon a assisté à la cérémonie des vœux donnée à Chamalières en l'honneur de toutes les associations ayant leur siège dans cette cité.

Le 27 janvier, le Président a participé à une brillante cérémonie organisée à la Faculté de Droit en l'honneur du Président Abdou Diouf, Secrétaire Général de l'Organisation internationale de la Francophonie, lequel a été fait Docteur Honoris Causa de l'Université d'Auvergne. Notre assemblée générale a eu lieu le 31 mars à Val-Parent.

SECTION DU RHÔNE
Président : M. Claude-Pierre FRANÇOIS
116, rue du Commandant Charcot
69005 LYON

Mme Trang Nguyễn et Christian Vérot ont attiré notre attention sur l'extrême dénuement des Hmongs et Daos de la région de Sapa, nous suggérant de participer à la scolarisation de leurs enfants. Didier Lorenzini a arrêté avec les responsables locaux les modalités pratiques de cette coopération, que nous avons baptisée « Ecole de Taphine » du nom du village où est située l'école à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Sapa; il s'agit d'une école qui reçoit 350 enfants parmi lesquels l'ANAI parrainera quarante filleuls.

Au cours du même voyage au Vietnam, Didier a représenté officiellement l'ANAI pour les fêtes du 20^e anniversaire de la création du Cercle Francophone de Danang que nous soutenons depuis 17 ans: c'est de Danang que viennent nos boursiers qui étudient dans nos Universités et Grandes Ecoles Lyonnaises. À cet égard, Hoan et Phong qui ont intégré l'Université de Lyon III fin 2008 nous apportent de grandes satisfactions quant aux résultats obtenus, mais aussi par leur comportement et leurs qualités relationnelles tout à fait remarquables. De retour dans leur pays, ils seront des ambassadeurs de notre culture.

Nos traditionnelles « Retrouvailles d'Automne » ont eu lieu le dimanche 4 décembre au Château Sans Souci à Lyon 3^e, après-midi festif au cours duquel l'Association Culturelle des Vietnamiens du Rhône s'est associée à l'ANAI de Lyon. Cent vingt personnes ont admiré de jeunes étudiantes vietnamiennes vêtues de l'habit traditionnel qui ont interprété des chants de leur pays, tandis que le groupe « Bouillon de Culture » a

chanté des variétés françaises.

Le lundi 5 décembre au mémorial départemental de Bron une forte délégation de l'ANAI participait aux cérémonies à la mémoire des morts pour la France en Algérie.

SECTION DU TRÉGOR
Président : Capitaine Jacques BOISSON
2, Résidence d'Outre-Mer
22700 SAINT-QUAY PERROS

Notre assemblée générale s'est tenue le dimanche 27 novembre à 10h30, au Centre Savidan à Lannion, en présence de M. Paul Le Bihan, adjoint au Maire de Lannion, de M. Henri Dupont, Directeur administratif de l'ANAI, et d'une quarantaine d'adhérents. Debout, l'assemblée a entonné la Marseillaise. Le Président a demandé un moment de recueillement à la mémoire de nos Frères d'armes Pierre Béolet et Henri Sudour.

Un hommage particulier a été rendu au Général de Lattre de Tassigny, Haut Commissaire et Commandant en Chef en Indochine (1950-1952), aux Frères d'armes morts au service de la France au cours d'opérations extérieures (OPEX), aux Forces Spéciales dont les noms restent inconnus et à M. Yves Tremel, Sénateur Maire de Cavan, en reconnaissance de l'action qu'il a menée continuellement, de son vivant, en faveur de notre section

Notre Section prévoit la fondation d'une « Association départementale des anciens et amis de l'Indochine et du Souvenir Indochinois », sous le signe ADAI Trégor-Goëlo. À la suite de l'annonce des effectifs (soixante-six adhérents), le Vice-Président Georges Lucas présente le bilan financier, approuvé par l'assemblée.

Le Trésorier Yvon Bihan nous fait part de sa démission de l'ANAI. Le premier Vice-Président Georges Lucas est

réélu, prend les fonctions de Trésorier après ratification par l'assemblée. Election de M. Bernard Pitois comme membre du bureau. Composition du Bureau : Président : Jacques Boisson; premier Vice-Président et Trésorier : Georges Lucas; Vice-Présidents : Jean Cahu (secteur grand Lannion) et Jean-Louis Ros (secteur Perros); Secrétaire : Jean Colvez; Membre : Bernard Pitois.

Le Président engage le « libre propos ». La dissolution de l'ANAI prévue fin 2012 : allons-nous continuer à verser notre part de cotisations pour l'année à venir ? La réponse est oui. Par contre, les cotisations de notre nouvelle association, seront approuvées lors d'une assemblée générale extraordinaire où les statuts et le règlement intérieur seront mis en conformité.

Le Commandant Blondé nous demande de planifier des expositions publiques sur la guerre d'Indochine. Le Président répond que cette demande nous paraît difficile à réaliser, vu l'âge des adhérents et le manque de supports.

Nous maintiendrons notre participation à différentes manifestations patriotiques, en particulier, celle du 8 juin, journée nationale en hommage à tous ceux qui sont morts pour la France en Indochine. De ce fait, M. Mau-

rice Le Ny reste mandaté pour nous représenter au Mémorial « Indochine » de Dinan.

Le Président remet la médaille de l'ANAI à M. Paul Le Bihan, Premier Adjoint. Celui-ci, au nom de M. le Maire, remercie de cette médaille et nous affirme tout l'intérêt et l'attachement de la Municipalité à notre association. Un vin d'honneur est offert par la Municipalité, suivi d'un repas en commun au restaurant « Tay Do ».

SECTION DU VAL-DE-MARNE
Président: Commandant Jacques ARCHAMBAULT de BEAUNE
1, rue André Maurois 94000 CRÉTEIL

Notre assemblée générale s'est déroulée à Vincennes le 11 février, sous la présidence du Général Simon, en présence de M. Patrick Beaudouin Député-Maire de St-Mandé, de Didier Mireur, Maire-Adjoint de Vincennes représentant le Maire Laurent Lafon, du Colonel Christophe Maruffy, DMD du Val de Marne et avec la participation du Commandant Sainte-Claire Deville, Président de la Section de Paris-Hauts de Seine et de M. Grosset-Grange, Président de la Section de l'Essonne. Les Présidents de Seine et

Marne, Val d'Oise et Yvelines étaient excusés.

Approbation du rapport financier, du rapport moral et d'activités. L'essentiel de la réunion était consacré à l'avenir de la Section à partir du 1^{er} janvier 2013.

A l'unanimité les participants ont décidé la poursuite des activités de la Section; un rapprochement avec les sections de la région parisienne qui le souhaiteront; éventuellement une recherche d'activités communes, comme celles que nous pratiquons avec la SNAAG du Val de Marne, avec d'autres associations d'anciens d'Indochine; la possibilité de la rédaction d'un bulletin de liaison, imprimé ou sur internet.

Le Commandant Sainte-Claire Deville a rappelé qu'il est le directeur du Site Internet de l'ANAI et souhaite poursuivre cette mission indispensable.

Le Général Simon a confié à la Section la mission d'assurer la pérennité des cérémonies du 2 novembre au Cimetière de Nogent et au Jardin tropical du bois de Vincennes, en liaison avec les autorités locales.

Après un pot de l'amitié offert par la Municipalité de Vincennes, les adhérents qui le souhaitaient ont participé à un repas asiatique dans une ambiance très conviviale.

SECTION DES YVELINES
Président: Commissaire-Général Alfred LEBRETON
98 ter, avenue de Paris 78000 VERSAILLES

Jean Mohammed, célèbre dans la communauté des Nungs de Chanteloup les Vignes était le fils d'une Tonkinoise et d'un Français originaire des comptoirs de l'Inde.

Ses états de service sont éloquentes. Engagé à la Légion Etrangère en 1938, il est blessé à deux reprises, l'une par des pirates chinois, l'autre par les japonais. Capturé ensuite par le Viêt Minh, il s'évade après une longue détention, reprend du service dans la Coloniale puis dans la police où il est blessé une troisième fois, par les rebelles. Décoré de la croix de guerre des TOE et de la médaille des évadés, il est pensionné militaire (à 20 % seulement).

Rapatrié en France en 1977, il n'a pas cessé de témoigner sa fidélité avec un dévouement total, comme animateur et porte-drapeau de notre association, au milieu de ses camarades nungs. Mohammed est décédé en mars 2011. Son inhumation rassemblait autour du drapeau de l'ANAI sa nombreuse famille et la communauté nung.

NÉCROLOGIE



Mon Commandant

Votre cœur s'est arrêté lundi dernier.

Aujourd'hui nous sommes venus vous remercier, Yvonne et vous, d'avoir accueilli de tout votre cœur tous ceux qui vous ont rencontrés depuis soixante ans.

Rappelez-vous. En Allemagne occupée après la guerre, alors que Français et Allemands s'observaient avec méfiance, vous avez animé tous les deux un club franco-allemand qui pacifia les esprits et prépara la construction européenne.

À Mascara, par la suite, votre rayonnement a été celui de la France.

J'ai fait votre connaissance il y a vingt ans devant la tombe de votre frère mort pour la France en Indochine. Nous ne nous sommes plus quittés. En 1996 vous avez pris la suite du Père Bouré et du Président Nguyễn van Dinh à la tête de l'œuvre d'assistance aux réfugiés d'Indochine de La Chapelle Saint-Luc. Jusqu'à l'année dernière encore vous vous en êtes occupé sans relâche. Ils vous doivent tous leur intégration et leur naturalisation, notamment les vieilles dames pour lesquelles vous avez fait intervenir le Président de la République.

Et vous avez constitué autour des réfugiés une section d'anciens d'Indochine volontaires pour s'occuper d'eux. Honneur à la Section de l'Aube!

À Dieu, mon Commandant. Que votre cœur repose en paix.



MONSIEUR PIERRE SCHOENDOERFFER

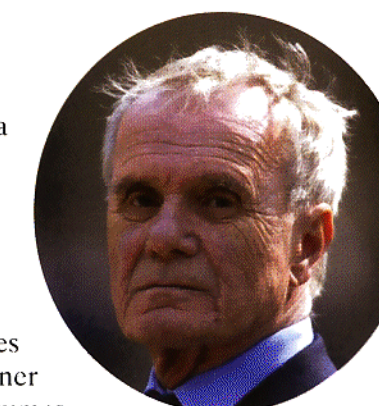
M. Gérard Longuet, ministre de la Défense et des Anciens combattants, a appris avec émotion le décès de monsieur Pierre Schoendoerffer.

La France perd avec lui l'un de ses cinéastes et romanciers les plus emblématiques, homme de cœur, d'engagement et de convictions, qui sut dépeindre avec justesse et émotion la grandeur et les servitudes de notre engagement dans des conflits lointains.

À une époque où il était de bon ton d'accuser nos troupes en versant dans les clichés insultants et réducteurs, Pierre Schoendoerffer prit le parti d'accompagner ces soldats des causes perdues, d'en dépeindre les misères, d'en sonder les amertumes et d'en exalter les héroïsmes.

Entré comme caméraman au Service cinématographique des armées en pleine guerre d'Indochine, celui qui sera décoré de la Médaille militaire et de la Croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures, aura su porter à l'écran la noblesse d'une certaine jeunesse; celle qui voulut redonner à nos armes un prestige abîmé dans la débâcle de 1940.

À travers l'hommage rendu à cet hagiographe d'un déclin sublimé, le ministre de la Défense et des Anciens combattants salue la mémoire des combattants des guerres décriées, de ces milliers d'hommes et de femmes dont le sacrifice demeure, hélas, inconnu ou incompris du plus grand nombre.



Danièle et Denis SABATIER
membres de l'ANAI

Vous convient au

Restaurant gastronomique thaï
« Voyage au Siam »

60 rue St-Maur 75011 Paris

(Métro St-Maur ou St-Ambroise)

Tél. 01 47 00 46 87

Ouvert tous les jours
sauf samedi midi et dimanche toute la journée.

Librairie-galerie
L'INDO-CHINEUR

Spécialisée Indochine-Vietnam
Livres neufs, anciens, épuisés
Insignes, Médailles, Fanions, Décorations,
Documents, Militaria

L'INDO-CHINEUSE : Artisanat Vietnamien

16, rue d'Abbeville - 75010 Paris

Tél. : 01 71 97 61 95

Site : www.indoeditions.com - Courriel : info@indoeditions.com

L'ANNÉE DU DRAGON D'EAU



© Dessin de Jacques Abadie

C'est à partir de cent onze étoiles, et non des planètes, que les astrologues chinois étudient les influences astrales. Le 23 janvier 2012 nous sommes entrés dans l'année du Dragon d'Eau. C'est le signe chinois le plus grandiose ; il symbolise l'élan de la vie, la force et la chance et Dieu sait si nous sommes clients.

Mais le Dragon crache aussi le feu ; les sages prévoient donc une année agitée, riche en bouleversements de toutes sortes. La conjugaison du feu et de l'eau présage séismes et tsunamis en décembre. Mais, rassurez-vous, l'extraordinaire énergie du Dragon laisse espérer d'incroyables coups du sort en notre faveur.

Les sages ont eu sept visions : la découverte de nouvelles énergies, un trésor sur la lune, un climat apprivoisé, des avancées médicales, et trois autres chances pour l'humanité.

Marie LÊ QUAN